

## . ENÉE, SABINES, TARQUINS, CORIOLAN :

## La multiplicité composite

Au moyen d'un cheval introduit, corps étranger, dans les murailles, les guerriers grecs viennent d'occuper Troie. Incendient, pillent, violent, sacagent, tuent. Les flammes prennent l'espace, les corps jonchent le sol. Deux hommes seulement sont épargnés par le massacre, Enée, la tête de lignée romaine, et Anténor, son antonyme. Comment et pourquoi s'en tirent-ils saufs?

Les Grecs soumettent les Troyens au droit de la guerre, *jus belli*. On sait ce qu'il en est : destruction. Ils font exception pour les deux héros, conseillers de paix au cours de la guerre, parce qu'ils n'avaient cessé de vouloir, pendant toute l'affaire, qu'Hélène fût rendue. Ils font exception grâce au droit de la vieille hospitalité, *vetusti jure hospitii*. La destruction de la ville et la mort des gens sont de guerre, la sauvegarde et la fuite d'Enée ont une autre raison. Hélène était l'hôte, l'hôte doit être libre, libre de rentrer chez soi. Enée se trouve libre de sortir et de fuir.

Bien avant le début de Rome, au crépuscule rouge du règne de Troie, dès les premières lignes du récit de Tite-Live, apparaît l'opposition de deux droits : celui de la guerre, celui des hostilités, celui, ancien, dit-on, de l'hospitalité. Non, c'est l'hospitalité, elle-même, qui est ancienne. Si je comprends bien, c'est à elle que Rome doit d'avoir vu le jour.

Il n'est pas inintéressant de voir s'évanouir dès l'origine l'antonyme d'Enée. Anténor se perd dans l'oubli d'une deuxième Troie, sur le rivage adriatique des Vénètes, mort aussitôt que né dans le récit. Une bifurcation, deux branches : l'une colossale, la plus colossale de toute l'histoire, l'empire romain, l'autre avortée tout aussitôt. C'est la chaîne de la genèse : combien d'Anténor s'effacent quand il n'y a qu'un seul Enée, combien de petites boules de glaise et une énorme termitière ?

Tite-Live, I, 1, 1.

Ou bien, par intuition ou rêve, une autre idée : l'historien qui commence d'écrire ainsi est né à Padoue, du côté des Vénètes. A-t-il eu l'arrogance aiguë et secrète de s'être donné un ancêtre? La bifurcation change, alors : d'un côté, l'histoire colossale de Rome se perd dans les richesses et le luxe avant de s'effondrer parmi les ruines ; de l'autre, la mille fois plus colossale histoire des historiens s'empile dans les livres. Ceci tuera cela, le livre tuera l'édifice, l'histoire écrite tue l'histoire vécue, l'historien écrit aussi bien la mort que la vie, Anténor est plus fort qu'Enée, celui-ci prend le risque de construire le fait, l'autre sans risque écrit le livre. Alors que la destruction interrompt la vie de la ville, rien n'empêche d'écrire le livre des destructions, c'est plutôt plus facile. L'empire des signes est plus terrible que l'empire de Rome. Il a inventé l'immortalité. Rome n'est plus, ou presque, Tite-Live est encore ici.

On ne sait pas, des deux pseudo-jumeaux de l'origine, qui vraiment l'emporte sur l'autre. On ne sait pas, on sait. Ce qu'on finit par savoir est

inattendu. Que les petites énergies sont plus grandes que les grandes, et souvent plus méchantes.

Troie fut prise et détruite d'avoir introduit dans ses murs un cheval, d'avoir accordé l'hospitalité à un grand cheval étranger. Stupeur : il était, jusqu'à la gueule, rempli d'ennemis. Reprise brutale des hostilités, mort de la vieille capitale. En guerre d'avoir introduit une étrangère, Hélène, en ruine d'avoir introduit l'ennemi.

Deux viols du droit de la vieille hospitalité, d'où s'ensuivent les hostilités : rapt d'Hélène, d'un côté, appât du grand cheval, de l'autre. Le droit de paix s'effondre dans le droit de guerre.

Or l'hospitalité, inversement, peut s'ensuivre, parfois, des hostilités. Troie voit fuir deux héros qui débarquent, chacun, en un lieu nommé Troie. Troie du côté des Vénètes, Troie sur la rive des Laurentes. Enée, venu là, fait la guerre au roi Latinus. Or les lignes des deux armées, prêtes à en venir aux mains, s'arrêtent, les chefs sortent des rangs et parlent. Spectacle. Le tout premier spectacle de ce genre connu en ces pages d'histoire. Latinus tend la main à Enée, il l'invite, il lui donne sa fille. Enée fonde Lavinium du nom de Lavinia, sa femme. Hospitalité générale.

Qui s'effondre aussitôt en hostilité. Turnus, roi des Rutules, fiancé à Lavinia, ne peut supporter qu'on lui ait préféré un étranger. Il entre alors en guerre.

Cela ne cesse pas. Rome ne fait pas la guerre comme on croit.

Le principe d'incertitude, qui fait que le droit de l'hôte tourne à la guerre ou qui, par miracle soudain, spectacle entre deux armées hostiles, fait d'un ennemi implacable l'époux de la fille du roi adverse, le principe d'hostilité-hospitalité, le double droit, est à l'œuvre dès l'origine, dès le commencement, dès l'effondrement de Troie.

Dès le début, le droit de l'hôte est déjà vieux. L'hospitalité, souvent, presque toujours, est dite ancienne. Toi qui entres, tu es porteur de la tessère, du symbole qui montre que l'un de mes vieux aïeux fut reçu jadis chez un de tes ancêtres. Et quand il entra chez lui, peut-être tenait-il déjà dans la main un symbole du même genre. L'hospitalité renvoie toujours à celui qu'on nomme le troisième homme, à une obligation préalablement contractée. Toi qui entres les mains vides, sois le bienvenu aussi, je sais que la passation du symbole fut longue, si longue, qu'un jour, par accident, il a dû échapper d'une main. Je craindrais de rompre une chaîne légale qui a seulement perdu le signe de sa loi, mais qui garde quand même sa loi. Toi qui entres misérable, bienvenue à toi, je craindrais, en fermant la porte, de ne pas rendre mon dû aux dieux. L'obligation préalable est si longue qu'elle peut se passer de trace, et qu'aux limites elle est absolue. Rien n'est si vieux, si archaïque. Toutes les questions qui renvoient à l'argument du troisième homme peuvent s'enraciner dans une tradition.

Le droit de la guerre est actuel, brutal, il prend effet à la pointe du sabre sur l'ennemi renversé, le droit de la guerre se dit et s'applique au présent : il est le présent même, hélas. La déclaration des droits de l'hôte est le discours d'auparavant, elle traîne dans les traditions : elle est toute la tradition, quand il y en a une.

Les jumeaux, nourris au lait de louve, fondent Rome par le crime que l'on sait ; parmi une entreprise, paisible d'abord, intervint le mal ancestral : le désir d'être roi. Comme s'il existait un mal parcourant la famille, comme

un mal royal, comme une maladie héréditaire, un péché premier de régner. Un peu après que Troie est tombée, parmi les ravages et crimes de la ville prise, intervint par exception le droit de la vieille hospitalité. Comme s'il existait un accueil parcourant les mémoires, comme une douceur hôtelière, une paix résiduelle et rare, une levée de l'assouvissement. Ce qu'il y a de plus ancien dans les anciennes origines de la ville, *avitum malum*, le mal ancestral, ce qu'il y a de plus ancien à la fin de la ville antique, *vetusti hospitii*, l'archaïque hospitalité, ce qu'il y a de plus vieux est dit, là, dès la nouveauté de l'origine. Le mal ancestral met à mort les rois, fait les rois. Le mal ancestral fait tuer pour régner. Le mal ancestral est le désir de règne, l'appétit du pouvoir, c'est la vieille machine à fabriquer les rois, le meurtre, le mal ancestral est le désir de puissance et la domination, la violence et la gloire, maladie courante d'histoire et faisant notre histoire, de génération en génération, produisant, comme on dit, notre histoire, mal ancestral ou maladie héréditaire ou péché originel, pourquoi se cacher son autre nom pur et simple, oui, le péché originel d'histoire est, là, écrit par Tite-Live : un roi tue l'autre et, par là, se fait roi. Le péché originel est tout simplement l'équation du pouvoir et du meurtre. Ce mal ancestral est venu jusqu'à nous. Face à ce simple et ignoble moteur est cette chose aussi simple et aussi ancienne, aussi originaire : l'accueil.

Droit de la guerre et droit de l'hôte, contemporains de la prise de Troie, renvoient, déjà, aux tractations d'avant la guerre ; et ils sont là, tous deux, au départ d'Enée, ils sont là, toujours, sur le rivage des Laurentes, au premier spectacle, sur le front des troupes, quand l'ennemi donne la main, ouvre sa porte, offre sa fille, alors que le premier hôte devient l'ennemi.

Qu'un certain mal désigné soit dit ancestral, que l'accueil soit dit ancien, cela nous instruit sur le primitif, sur ce que nos ancêtres pensaient de l'ancestral, sur ce que la tradition rapporte de la tradition. Ce primitif recueilli par eux est la guerre, ce primitif rapporté par un des textes les plus vieux de notre tradition et qui raconte sa plus archaïque légende, ce primitif est le retour de la violence et de la gloire, son équilibre répété. Son équilibre morbide parfois levé par la douce hospitalité. Le primitif est cette incertitude. Tout le monde est toujours et partout assujetti au droit de guerre sauf exception. Sauf l'exception qui fait Anténor sain et sauf, en compagnie d'Enée. Sauf l'exception qui fait l'empire de Rome. Rome est née de cette exception, de cette exception au concept, Rome est née de cette rareté, de cet écart à l'équilibre de la guerre. Le primitif, transhistorique, d'avant, d'immensément avant, de légendairement avant, est cette incertitude où se trouve Enée dans le saccage de Troie. Droit d'hostilité, il meurt, pas de Rome, droit d'hospitalité, il fuit, Rome naît. Elle s'en souviendra. Cette incertitude perdure, elle est le primitif, mais elle est là, toujours. Constante. Dure certitude équilibrée du meurtre, trouée, lacunairement, par des levées rares d'accueil. L'histoire qui commence va développer le massif uniforme de ces certitudes dures. Quelques levées, incertaines, parfois, le traversent, qui sont la naissance de tout. La loi est de mort, le concept est la mort, la vie est l'exception.

Un autre cheval marque les origines de la ville. Rome, autour du bois d'asile, n'est maintenant qu'un ramassis de chenapans blanchis. Elle est privée de temps, elle n'a pas de femmes, Rome va mourir de manquer d'amour. Elle manque d'amour, c'est l'état ordinaire, c'est la stabilité durable de la mort.

Rome cherche des femmes, elle crie en tous lieux son manque de femmes, c'est ce que dit le langage ordinaire, c'est ce que chante toujours le langage choisi, partout on l'écarte des femmes, ouvrez un bois d'asile pour les femmes, lui dit-on. Putains et brigands, la stérilité n'aurait peut-être pas cessé.

Alors le roi des chenapans organise des Jeux, en l'honneur, dit-on, de Neptune Equestre. Voilà déjà le cheval.

Et voici les femmes. C'est à nouveau ou c'est premièrement la fête d'omnitude. Qui que tu sois, entre et sois béni. Entrent donc les Sabins, munis de leurs Sabines, filles, sœurs et concubines, les réjouissances commencent. La ville offre aux Sabins l'hospitalité chez les particuliers. Neptune Equestre n'était pas encore, en ces temps très anciens, couché sur son lit d'apparat, festoyant. Le spectacle commence, et les Sabins, de tous leurs yeux, regardent. Alors les Romains, répandus dans les rues, saisissent les Sabines. Ils ont violé soudain les lois de l'hospitalité. L'hôte est passé à l'ennemi. L'hôte invitant est l'ennemi, l'hôte reçu est l'ennemi. La guerre est déclarée par les Sabins. Etat de guerre, effondrement de l'hospitalité en hostilité.

La loi d'incertitude, que la langue latine exprime ainsi avec simplicité, montre toujours son efficacité. Rome lui doit de commencer son temps vital, Rome aura des enfants. Rome aura une histoire. Aura-t-elle de l'amour?

La guerre éclate et les Sabins, passant sur le corps de la vestale Tarpeia, lapidée alors, prennent la citadelle. Les Romains sont dans la plaine. Les deux armées, le lendemain, sont face à face, haute et basse. Engagement. Côté sabin, Mettius Curtius attaque une armée romaine en déroute, sur tout l'espace du forum. Les deux héros sont face à face, non les deux rois, mais deux héros. Face à Curtius qui a l'avantage, tombe Hostius Hostilius. Il tombe et son armée s'enfuit. Romulus, alors, prie Jupiter Stator. Pendant ce temps Curtius s'écrie : nous les avons vaincus ces hôtes perfides, ces lâches ennemis. Mauvaise traduction. Je recommence : nous les avons vaincus ces fallacieux hospitaliers, hostiles et pourtant mauvais belligérants. *Perfidus hospites imbelles hostes*. Le principe ici dit est dense de sens : Romains sans foi dans l'hospitalité, Romains sans pugnacité dans l'hostilité. Si tu choisis le droit de guerre, fais la guerre; si tu te décides pour le droit de l'hôte, alors garde la foi. Il existe une bonne foi dans l'accueil, comme un courage dans la belligérance. Jamais le principe du double droit, appelé dès l'origine, n'a été mieux rappelé : le principe du droit et ses deux distorsions. Pour le héros sabin, les Romains, vaincus après avoir enlevé les Sabines, ont violé tour à tour les deux droits : celui de l'hôte, par le vol des femmes, celui de la guerre, par leur pusillanimité. Or en face de Curtius, le héros se nomme *Hostius Hostilius*. Il tombe. Il tombe et son armée fuit, en désordre. Je ne sais si ce héros a existé, je ne sais s'il y a là histoire ou mythe, tout ce que je vois est une belle symétrie conceptuelle entre le nom et le cri, entre les deux héros face à face. Hostius est le nom de l'hôte, Hostilius celui de l'ennemi. Deux noms assonants et parents sur la même tête, deux souffles pour la même bouche ou deux hommes en un. D'un mot : la stratégie de Rome. D'un cri, son dévoilement : pas de foi ni de courage. Face à Hostius, il est dit : *hospites perfidos* et face à Hostilius : *imbelles hostes*. On comprend que le héros tombe. Extraordinaire combat gémellaire entre qui affiche ou annonce le double droit originaire et qui

l'accuse de la double faute, bataille étonnante où pourtant ce sont les Sabins, par les Sabines, qui sont entrés chez les Romains, lutte flottante de deux principes eux-mêmes flottants, héros flottants autour de Jupiter Stator, point fixe inébranlable. Symétrie, à nouveau : le combat est douteux, il branle et bronche autour du lieu promis au dieu inébranlable. Hostius, romain, est tombé d'abord, mais après son cri de triomphe, Curtius, sabin, se trouve à son tour ébranlé. Romulus attaque et les Sabins sont en déroute. Ils reviendront bientôt. Dans le vallon entre deux collines, à l'équilibre, le combat reprend, à l'avantage des Romains, cependant, déséquilibre. La symétrie ou la gémellité flotte autour du Stator, elle n'est pas droite. Il faudra encore deux générations pour s'adonner à une guerre gémellaire. Le petit-fils d'Hostilius, le roi de Rome Tullus, aura effacé dans son nom la marque d'Hostius, et on ne lira plus que l'ennemi. Contre Albe les choses seront plus nettes et jumelles. Pour le moment, les parents, non, les beaux-parents aux prises hésitent autour du Stator. Les Sabins se débandent, Mettius Curtius est rejeté dans un marais, par son cheval, effrayé. Voilà déjà le cheval.

Et voici les femmes. Au milieu du combat douteux entre belles-familles et au nom de principes flous, les femmes, en cheveux, quasi nues, se jettent entre les lignes. Spectacle. Les hôtesse arrêtent les hostilités. Elles furent l'objet du viol de l'hospitalité, elles furent le cas de guerre. Elles sont Hélène de Troie traduite en multiplicité. Elles sont doubles aussi, sœurs ou filles d'un côté, mères ou femmes de l'autre. Elles s'introduisent dans le système guerrier, elles le font basculer, bifurquer. L'émotion gagne, on se tait, on s'apaise, on conclut un traité. Les Sabins sont invités à se joindre aux Romains, les deux Etats n'en feront qu'un, gouverné par deux rois. Oui : l'hospitalité tourna d'abord en hostilité; par le même opérateur, l'hostilité se tourne en hospitalité.

Mais il faut pour cela trouver un élément qui puisse prendre maintes valeurs : les Sabines. Elles sont, enlevées, au premier carrefour; elles sont, revenues, au deuxième carrefour. Elles font bifurquer deux fois l'histoire. Les deux héros, comme la bataille, flottent autour des deux points de décision, où elles sont.

On dit rarement comment commença la guerre contre Albe. Qui le premier entra sur les terres de l'autre, qui le premier pilla ses biens, allez savoir. Les cas ou les causes de guerre sont pareils de tout côté : chacun accuse l'autre d'avoir commencé, il est donc justifié d'avoir recours aux armes. Cette croyance partagée, cette symétrique illusion, est mieux dite par le mythe que dans l'histoire, elle est dite par les jumeaux, Curiace et Horace, jumeaux de Rome ou d'Albe, et gémeaux entre eux. Nous avons mis longtemps à observer que les puissances en présence, à la veille de la guerre, se ressemblent à s'y méprendre. Elles disent toutes les deux que l'autre a commencé, l'adversaire a tous les torts, nous faisons la guerre sainte, pour la justice et les bons droits. La guerre, extérieure, civile, familiale, héréditaire, la guerre, la chamaille, la bataille, les divorces, polémiques, dialectiques, apologétiques, cliquetis d'arguments ou de sabres, vociférations, opposent toujours Horace à Curiace, la thèse et l'antithèse sont à peine discernables, jamais dépassées, sauf par un combat nouveau entre deux autres jumeaux, cauchemar monotone d'histoire.

Albe et Rome commencent ensemble, la guerre a commencé avant, bien avant, transhistoriquement avant que les belligérants ne s'accusent l'un

l'autre d'avoir commencé. La guerre est antérieure à la quête des causes, la guerre a toujours anticipé ses cas. Le guerrier ne cherche le cas ou la cause qu'après la décision d'en venir aux mains. La guerre est cause de ses causes. Elle est le premier feed-back positif. Mille philosophies sont réductibles à ce feed-back-là. Pendant que la guerre dure, elle attise ses causes, les alourdit ou les renforce, les fait renaître si elles s'épuisent, les ressuscite si elles s'effacent, en assure la relève ou, comme on dit, le dépassement, elle les nourrit en retour. La guerre n'est pas seulement l'engendrement de toutes choses, elle est un successeur nourricier de ses prédécesseurs. Ces logiques, sans le voir ni le dire, ont mis la main, tout simplement, sur l'exemple usuel et barbare de l'alimentation des prédécesseurs par les successeurs, sur un enchaînement donné quelconque. L'effet réalimente sa cause. La guerre fait naître ses cas, est cause de ses causes, les dépasse si besoin est. Ayant mis la main sur cette figure simple, ces philosophies en font leur profit, elles envahissent, de la sorte et dans leur champ propre, l'espace et le temps, comme fatalement. Rien ne peut leur échapper. Elles sont la continuation de la guerre par d'autres moyens, la suite de la barbarie dans et par la culture. Horace et Curiace, jumeaux comme sont gémellaires la thèse et l'antithèse, nourrissent en retour la fureur du vieil Horace qui veut qu'ils se dépassent.

On dit rarement comment commença la guerre contre Albe. Celle-ci envoie ses délégués à Rome, Rome envoie ses représentants aussi. Ceux-ci reviennent prestement, mission accomplie et guerre déclarée dans le délai d'un mois. Recevant du roi Tullus une hospitalité douce et bénigne, les Albains délégués font honneur longuement à la table royale, ils s'attardent. Tout est pareil dans l'affaire, toutes causes sont jumelles et toutes actions, tous champions sont jumeaux et tous les torts le sont, sauf cette dissymétrie de temps, cet écart au festin long. Ainsi Hannibal, dit-on, s'attarda dans les délices de Capoue, après Cannes, ainsi je ne sais plus quel capitaine perdit je ne sais plus quelle bataille pour avoir goûté trop longtemps à je ne sais quel fruit. La table de Tullus était délicieuse, voici le droit de la vieille hospitalité, face au droit de la guerre. Avant que d'être hostile, Hostilius fut hospitalier, il signe là, de son nom, son premier acte de roi : il vient d'être nommé. Peut-être est-il hospitalier pour mieux devenir hostile? Qu'importe. La guerre d'Albe ensemencée de symétries partout est en rupture ici, on amuse à table les ambassadeurs. Tullus Hostilius ne les invitera, plus tard, à dire leur requête que lorsqu'il connaîtra le rapport de ses propres délégués. Albe, comme il est usuel, hésite, perd du temps, Rome en gagne, il s'agit d'un écart du temps. Albe sera prise, elle est déjà surprise. Or le temps est celui du festin. Rome viole, à nouveau, les lois de l'hospitalité. Elle annonçait un roi hospitalier, elle n'a plus qu'un roi guerrier. A l'inverse, et par parenthèse, une vieille légende nous enseignera qu'il faut une conversion dure et rare pour transformer un soldat, un chasseur, un féroce tueur de bêtes, en un saint hospitalier.

La guerre contre Albe commence par une invitation, par un festin royal, par une célébration conviviale. Rome prend le bénéfice hospitalier, Tullus Hostilius, averti rapidement par le retour des siens, renvoie les délégués albains en faisant descendre sur eux la responsabilité des hostilités. Rome a déclaré la guerre la première en faisant croire qu'Albe avait commencé. Ce double décalage est obtenu par la table et le gîte princiers.

Albe attaque, envahit l'aire de la ville. Et creuse tout autour un fossé nommé Cluilius, du nom de son roi. Le futur cloaque, dit-on. Cluilius

meurt. Nul ne dit pourquoi le roi d'Albe est mort. J'imagine que cette mort a rapport avec le fossé, j'en ai parlé. Le roi l'a-t-il franchi, l'a-t-il sauté?

Si quelqu'un définit avec précision un espace, il en trace les bords. Voici le cordon dessiné par Albe la Longue, et Rome est circonscrite. Qui se trouve dedans est ami, quiconque est au-dehors est ennemi, tel est le droit de la guerre, distinct, précis, bien défini. Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, tua le premier qui franchit la clôture. Tu le premier qui arracha les pieux ou combla le fossé. D'où les crimes, les guerres, les meurtres, les misères et les horreurs. Si tu es dehors et que tu pénètres, tu es un homme mort. Si tu es dedans, si tu sors, tu es mort. Ainsi Remus, le frère, ainsi Cluilius, le parent, furent soumis à cette précision, à cette décision.

Or voici du nouveau : le principe d'incertitude *hostes hospites*, ou, mieux, *hospites imbelles hostes*, rend poreuse la paroi, donne du tremblé aux limites, fait la définition floue. Elle ouvre les portes, dans le leurre du seuil : qui que tu sois, ennemi, ami, entre ou sors et sois béni. A tes risques et aux miens. Au risque du retour à la définition précise, exacte, à la coupure. Au risque des Sabines, au risque de Tarpeia sous les pierres des Sabins, au risque des Albains. Au voisinage du fossé, le long de son ruban à gauche et à droite, une bande étroite ou large, large peut-être au point de recouvrir tout Rome, à droite, et bientôt l'univers, à gauche, *urbi et orbi*, une sorte de zone grise laisse flou le nom de qui s'y tient ou y habite, Albain, Romain, allié, adversaire, c'est la zone d'hôte, où sont inventés les sous-ensembles flous. C'est le droit de la vieille hospitalité que Rome laisse toujours à côté du droit de la guerre. La multiplicité romaine est floue et les murailles sont poreuses, la ville est un bois d'asile, toujours : qui, bientôt, n'aura pas, ici, droit de cité? C'est le vrai secret de l'empire.

Méditons sur l'épisode exemplaire des trois cent six champions nommés Fabius. Voilà l'idéal de la cité antique, l'idéal aristocratique, l'idéal grec : voici l'idéalité mathématique, un ensemble parfait, précisément défini, bien compté, où l'élément générique est parfaitement repéré. Cet idéal est mort à Rome. Au-dedans de cette armée, tous sont parents, amis, et donnent leur vie à chacun, au-dehors, sans tremblé, l'ennemi est mis à mort. Cette armée ne peut que mourir en entier, trop parfaite.

Rome n'a pas d'unité, peut-être n'a-t-elle pas existé unitaire.

Rome est un ramassis. Elle n'est pas qu'un ramassis de brigands repentis dans le bois d'asile, ou, le long des rives du Tibre, de louves de lupanars. Rome n'est pas seulement un brassage de putains et d'anciens assassins, elle est aussi et surtout un mélange de hors-venus.

La cité antique, entourée de murailles, se ferme à l'étranger, elle expulse religieusement qui n'est pas du bon sang, du bon droit, qui porte la souillure. La loi du tiers exclu dessine la ville sur le terrain, elle est sa définition logique et elle préside à ses rites. Tout tiers venu doit être exclu. Rien n'est plus ancien que la classe, que la famille, que l'ordre, que la hiérarchie et la classification. Rien n'est plus ancien que le tiers exclu, à entendre d'un coup en tous sens, dessin, discours et religion. Le tiers exclu est le bouc émissaire : celui-ci est au fondement de l'anthropologie, celui-là au fondement de notre logique. Ils portent le même nom.

Rome ignore le tiers exclu, elle a voulu l'exclure.

Rome est grecque, elle porte un nom grec, peut-être, elle est hellène par

Evandre, réfugié du Péloponnèse et fils d'Hermès, par le culte d'Hercule, et peut-être par Carmenta. Mais elle est antigrecque aussi, je veux dire troyenne, puisqu'elle fut fondée par Enée. Rome est albaine, elle sort d'Albe la Longue, elle est antialbaine, puisqu'elle a détruit cette ville, qu'elle a écartelé son roi. Elle a plongé le fer dans le sein de sa mère. Rome est sabine, gouvernée par Titus Tatius, elle a enlevé les Sabines à l'ennemi. Rome est latine, elle ravage le Latium. Et Rome fut étrusque, gouvernée par des rois étrusques, embellie par les arts étrusques, éduquée par les haruspices, et elle fut antiétrusque, elle ne se vit libre qu'après avoir chassé les rois. Rome est tout à la fois, elle acclimate la contradiction. Il n'est peut-être pas jusqu'aux Sémites, dont Enée fut aimé, à Carthage, dont elle porte à la fois la marque et la contremarque. Si on demande à Rome qui est Rome, elle-même ne le sait pas. Elle répond, selon qui l'interroge. Elle n'a pas cette unité qu'on remarque à la rigueur du tiers exclu. Rome n'a jamais existé que comme multiplicité. Elle avait besoin d'être fondée sans cesse.

Rome face aux Grecs peut dire qu'elle est grecque, peut dire qu'elle dit cette langue, Rome face aux Sabins dit qu'elle est fille des Sabines, Rome face aux Latins parle latin, Rome face aux Etrusques fait voir ses auspices et ses monuments, Rome hostile à Carthage se souvient des amours d'Enée. Rome n'est pas un sujet fixe, elle n'est pas un sujet défini, elle est privée d'une définition bien formée, Rome est un mélange : tigré, zébré, bigarré, bariolé, nué, constellé, Rome est une multiplicité. Elle ressemble à ces tableaux qui, vus d'ici, se présentent comme une marine, vus de là font voir une femme nue, vus d'ailleurs représentent une autre scène. Vue d'ici, je veux dire de Grèce, Rome est grecque, vue d'Etrurie elle est étrusque, vue d'Albe elle est albaine, vue d'une quinzaine de villes méditerranéennes elle est troyenne, et ainsi de suite. Rome donc n'a pas l'unité ordinaire qu'assure le tiers exclu, elle n'a pas cette unité logique permettant l'usuelle représentation, elle n'a pas de borne parfaite, elle accueille les autres dieux et les religions allogènes, Rome est un tissu d'autres, Rome, strictement, n'existe pas comme sujet, Rome est une ichnographie. Partagez-la, elle est toujours Rome, un mélange se partage sans cesser d'être un mélange, il peut croître pour la même raison.

Je crois sérieusement que son histoire, sa croissance et sa puissance sont venues de cette inexistence. Toute chose encaquée dans la raideur du tiers exclu, toute ville entourée de murailles, tout existant posé dans un système clos ne peut jouer que la stabilité, ne peut jouer qu'à sortir du temps. On a dit très profondément que l'Inde avait déserté l'histoire, cela tient au système des castes, feuilletage fin du principe du tiers exclu. Ces êtres-là jouent la perfection, ils jouent l'être, ils jouent la fixité, ils jouent l'éternité. Rome fut historique, elle inventa le temps, non comme concept, mais dans la réalité mouvante du mélange. La différence entre un mélange et un système est la différence entre Rome et l'Inde.

Le temps ne connaît pas le tiers exclu, Rome ne l'a pas connu. Les aristocrates de Sparte ont vécu du tiers exclu et c'est ainsi que Sparte est sortie de l'histoire. La cité antique en général meurt de cette exclusion. Les villes asservies par Rome, par le fer et le feu de Rome, les villes antiques détruites, disparues, s'apprêtaient toutes, peu ou prou, à sortir du temps historique pour cette simple raison. Ou bien, elles sont revenues dans le temps de l'histoire, en regagnant, au sein de Rome, le mélange et l'inclusion.

Je ne sais si Rome l'a su, Rome, en tout cas, le raconte. Je sais, je peux le dire en termes abstraits, elle en fait le récit. Rome est une multiplicité non standard; une multiplicité bien étalonnée n'est promise qu'à disparaître, le tiers exclu la fait sortir du temps. Voici le récit correspondant : il est une expérience cruciale, une démonstration par l'absurde, et un raisonnement aux limites, en même temps.

Face aux brigandages véiens, les Fabius, alors au comble de la gloire, par exploits militaires et bienfaits publics, décident, par la bouche d'un des leurs, consul, de former une armée composée de la famille et d'elle seule. Dès le lendemain, toute la gens Fabia en armes, inspectée par le consul en tenue de campagne, défile dans la ville avec son chef au centre, passe devant le Capitole et prie, sort par la porte Carmentale, suivie par une **tourbe** de parents et d'amis, suivie par le public béat.

Voici la multiplicité clonée. Trois cent six aristocrates, ce sont les meilleurs, chacun pouvant prétendre au moins à présider le Sénat. Cette troupe est exceptionnelle, cette histoire est unique à Rome : cette armée aurait été usuelle à Sparte ou ailleurs, son histoire se confondrait avec l'histoire de ces cités. La multiplicité, ici, est bien étalonnée : tous ont le même nom, tous sont de même sang, ils sont tous porteurs des mêmes armes, celui qui est au centre, consul, est tout à fait suppléable par tous. L'armée n'est faite que de généraux, de lieutenants, plutôt, et c'est la meilleure. Non seulement l'ensemble est standard, mais il est optimisé. Les Romains comprennent l'expérience : que Rome ait trois familles de la même trempe, et elle soumettra les Eques et les Volsques en même temps que les Véiens, le peuple demeurant tranquille et paisible, disent-ils.

L'expérience commence et elle réussit. La gens Fabia, du côté du Crémère, se comporte vaillamment. Elle gagne, elle vainc, et elle prend confiance. L'expérience réussit mais elle n'est pas durable. Quelques Etrusques attirent les guerriers dans un traquenard : une plaine large et lointaine où s'égaillent des bestiaux épars. L'ordre parfait s'effondre devant le désordre, il n'est ni souple ni adaptatif. La multiplicité standard est raide, ne sait pas évoluer, répète sa conduite quand la conduite l'a menée à la victoire, sans souci des circonstances flottantes. Voici la gens Fabia éparpillée, comme une théorie de veaux, dans la prairie. Les Etrusques, alors, sortent des embuscades. Bataille. La famille est saisie dans un cercle, elle se dégage, elle se réfugie sur les hauts, entourée de nouveau, elle est exterminée. Il n'en reste qu'un seul. Détail étrange : trois cent six meurent sur trois cent six, un seul survit, de très jeune âge, pour faire souche. Le Reste.

Tite-Live, II, 48-50.

Cette histoire n'est pas une histoire, elle est un récit exemplaire, une légende. Elle dit comment lire l'histoire de Rome. Expérience cruciale : la multiplicité standard ne peut résister au temps. Seul résiste au temps le mélange, puisque le mélange est le temps. Elle est une démonstration par l'absurde et un raisonnement aux limites. Rien n'est meilleur que le nom Fabius, que le sang Fabius, que le conseil Fabius, que la religion, l'expérience, le sens du devoir, de la guerre, de l'Etat, de la stratégie, chez les Fabii. Et pourtant si chacun suit ce modèle et seulement ce modèle, tout meurt.

Par conséquent, la multiplicité la meilleure est non standard. Et Rome est ainsi faite. Ce qu'il fallait démontrer.

La plèbe romaine face à l'ordre patricien est une multitude pure. Les

nobles forment une classe. Ils sont parfaitement et depuis très longtemps organisés : attachés à la propriété agricole, autels domestiques, tombeaux des ancêtres, hiérarchie familiale, branches cadettes, clientèle, serviteurs et esclaves. Voilà un ordre. La plèbe n'a pas d'ordre social, pas de limites terriennes agraires, pas de religion, pas de loi, pas de magistrats. Elle n'est pas un peuple, elle n'est pas un corps, elle n'est pas un groupe, elle n'est pas une vraie collectivité. Elle est la multitude pure. Foule, agrégat, population, nuage, confusion, troupeau de bêtes.

Non, Rome n'a pas connu de lutte des classes. La lutte des classes suppose deux classes, deux armées composées, organisées, ordonnées, disciplinées. De même que la guerre de tous contre tous n'en est pas une, de même la lutte des classes, ou le *certamen ordinum*, l'affrontement des ordres, est une manière ou optimiste ou fausse de parler. Elle cache l'histoire.

Sont face à face une classe et une non-classe. Un noyau d'ordre est environné de désordre. Et c'est là le problème ou la question vrais. L'histoire de la plèbe romaine est l'ensemble des fluctuations qu'un désordre connaît pendant qu'il s'ordonne. L'ordre patricien, classique, résiste, se défait, se refait, tombe vers le désordre. Le désordre plébéien fluctue, s'organise, s'ordonne, se défait, se refait, va vers l'ordre, retombe au désordre.

La multitude pure est le sujet ou l'objet de l'histoire, l'ordre et les rapports d'ordre, fussent-ils combattants, ne sont que les objets de la stabilité. Ainsi les trois cent six mourants nommés Fabius sortent de Rome entourés de la tourbe, de la foule du public. Cette circonstance, ce nuage flottant autour d'un ensemble standard est un bon concept. L'ordre sort de Rome et la tourbe y demeure pour continuer le temps.

Comprenez maintenant pourquoi la cité antique est morte, et de quoi. Elle est morte de son idéal, de sa raison stricte, elle est morte de sang pur et de raison pure, de sa définition, j'allais dire qu'elle est morte de sa pure mathématicité. Les trois cent six champions sont de bons Spartiates, d'excellents aristocrates grecs, j'allais dire de bons mathématiciens. En cela, condamnés sans espoir. Comprenez maintenant pourquoi la cité grecque put inventer la pureté mathématique abstraite et pourquoi la ville romaine n'y put jamais parvenir. Pure était la cité, impure était la ville. Définie la première et floue l'autre. Rome est toujours un bois d'asile, c'est-à-dire un ensemble flou. Qui est vraiment romain, ici, depuis l'entrée des Sabins, des Albains, des Latins, et des rois étrusques? Rome vit dans le mélange, elle vit, flottante, variant sur qui est romain. La cité antique, pure, est morte du désir d'éternité, la Ville fut éternelle de ne l'avoir jamais désiré. Rome n'a pas de frontière stricte, de bord défini, de limite précise, elle n'a que des voisinages indécis, elle est floue. Donc elle n'a pas d'idées, au sens ordinaire, elle a aussi peu de concepts que de mathématique. Mais cette sorte de zone grise, qui n'est pas seulement abstraite, qui peut être cartographiée par peuplements, migrations ou évolution du droit de cité, cette zone est la vie de la ville et elle est son histoire. Elle est encore là, flottante, parmi nous, fantomatique et mobile, mais étonnamment présente et vivante. Elle est le secret de l'empire.

J'ai dit, en commençant, que Rome était objet. Sans doute. Rome n'est pas sujet, en tout cas. Qui suis-je? Romain, Celte, Ibère, Latin, que sais-je? Ici nul ne s'est posé le problème du sujet. Ondoyant, flou et divers, mélangé. Sans frontière, indéfini. Qui est Sextus Tarquin? Romain, Gabien, Collatin?

Je reviens un peu à la guerre et à la liaison de la lutte à ses causes. La guerre est cause de ses causes, ses excès courants excitent sans arrêt ses motifs, sa vraie dynamique est un feed-back positif, la mêlée d'Horace avec les Curiaces nourrit la fureur du vieux père d'Horace qui l'excite à mourir, qui crie à la surtuerie. La guerre est un très bon mouvement perpétuel et le plus souvent l'histoire a raison de la considérer comme l'entretien de son temps. Je dis bien : la guerre ou ses avatars, économie, sacré, culture même. Jupiter est un avatar de Mars, Quirinus en est un autre. Bref, la guerre plus que de s'auto-entretenir, entretient et nourrit en retour les raisons qui l'animent. C'est la loi d'expansion de l'hostilité. L'hostilité nourrit son vieux père.

Autre est la loi de l'hospitalité qui, cependant, est aussi un feed-back. Elle est un feed-back négatif. L'hôte tue l'hôte autrement que le soldat ne tue le soldat. L'hôte nourrit l'hôte et non inversement, la flèche est simple, elle n'est pas double, l'un donne, l'autre reçoit, sans réciprocité. Celui qui se nourrit se nourrit jusqu'à l'épuisement des ressources de l'hôte. Le bénéficiaire vit de la mort du donateur, il le dévore. Autrement dit, le successeur continue sur la chaîne à la condition de faire disparaître le prédécesseur, l'aval existe par destruction ou effacement de l'amont, le parasite se nourrit de ses conditions jusqu'à disparition. L'hôte est cause de la disparition de ses causes. L'hospitalité s'entretient de l'effacement des causes qui l'animent. C'est la loi d'expansion de l'hospitalité. Elle tue sa vieille mère. Nous allons entendre les cris de la mère de Coriolan, ils font écho à l'appel de la Sabine de Corneille : tu plonges le fer dans le sein de ta mère.

L'hostilité nourrit son père et l'hospitalité tue sa mère.

L'expulsion des rois étrusques fait bifurquer brusquement la primitive histoire, elle est une fondation nouvelle de la ville. Nous ne savons pas, saurons-nous jamais, dans quelles circonstances exactement les Tarquins – s'appelaient-ils Tarquins, vraiment? – se sont emparés de la royauté. Nous savons qu'ils étaient étrangers. Lucumon vint d'Etrurie, dit-on, avec sa femme et tous ses biens, sur un chariot. Très riche, il vint de Tarquinies, acheta une maison, changea de nom. Lucius Tarquin, c'est le nom d'une ville, comme le nom de Coriolan. Il vint de Tarquinies où il était, déjà, considéré comme étranger. Deux fois étranger : dans sa ville d'adoption, dans sa cité de naissance, il était né d'un père expulsé de Corinthe. Déjà. Démarate de Corinthe avait été chassé par une révolution. Déjà. Les Tarquins sont des étrangers, fils d'étrangers aux lieux qu'ils ont quittés; étrangers fils d'étrangers, expulsés fils d'expulsés, immigrés fils d'immigrés.

Que je sache, Romulus était albain, Tatius était sabin, Numa n'était pas romain, on était allé le chercher à Cures. Les rois ne sont-ils pas originaires ? L'exception fait-elle loi? Ancus est descendant de Numa, Servus Tullius est d'une naissance douteuse : ou fils d'une esclave ou fils d'une étrangère, venue, chassée de Corniculum. Reste Tullus Hostilius. Tous sont étrangers, tous sont hôtes, sauf Hostilius. Celui-ci n'est marqué de la loi qu'en son nom. Rome n'expulsera, n'exclura que des exceptions. Ce que je voulais montrer.

Il n'est pas sûr qu'il faille voir là un mouvement rétrograde du vrai : comme s'il était plus aisé de chasser un étranger. Ce n'est pas seulement pour la République et pour la soi-disant liberté que les rois ne sont pas originaires. C'est leur définition et le secret de leur fonction. Ils ne sont jamais de la ville, l'un d'entre eux pourra dire qu'il n'est pas de ce monde.

Le roi règne d'être exclu, de suspendre son expulsion. Etre frappé d'exil est une chance, inversement, d'être roi, un jour. Le concept de roi est cette exception même, il est le concept de sa propre exception. Le maître des lieux n'est pas de ces lieux, il fait trou dans l'espace, comme le corps de Romulus, absent après l'orage, au milieu de l'anneau des Pères et du peuple fuyant. La royauté pourrait se dessiner comme une variété spatiale munie d'un puits, ou d'une porte stercoraire ou d'un fossé ou d'un égout, cloaque maximal. Concept et exception décrivent, ensemble, la même situation que le mot double d'hôte ou que l'hostilité, apposition à l'hospitalité. L'apothéose des rois n'est qu'une théoxénie. D'où je raconte l'histoire entière des Tarquins, en deux mots seulement : hôte venu d'Etrurie, hôte riche invitant les notables, il avait la table accueillante, hôte invité par le roi et devenu tuteur des princes, coup de maître du parasite, hôte enfin roi, hôtes ennemis détestés, hostiles à tous, ennemis expulsés. Histoire en deux mots, simple et pure logique. Ce n'est là qu'une histoire canonique de roi. Rome, donc, entre en histoire avec la liberté, quand n'a plus lieu le principe du tiers exclu. Le roi est le tiers exclu.

Or l'aventure et la mésaventure des rois étrusques : hôte ancien, droit de la vieille hospitalité, hôte devenu superbe, c'est-à-dire insolent, arrogant, ennemi à chasser, or la mésaventure finale est contée à partir de la mésaventure de Sextus Tarquin, le benjamin des trois fils du Superbe. Or cette aventure de sixième génération est encore la même. Si Tarquin se nomme Tarquin en raison de Tarquinies, si Démarate de Corinthe est ainsi appelé du nom de la cité dont il fut expulsé, si Coriolan prend le nom de Corioles pour avoir pris la ville, je veux dire ses maisons et ses murs, Sextus devrait se nommer Gabien. Sextus Tarquin est l'hôte de Gabies comme son père est hôte à Rome. Le Superbe, le père, met le siège devant Gabies, l'assaut échoue, il est bien l'ennemi. Alors le fils, feignant de se fâcher avec son père, devenant donc l'ennemi de l'ennemi, s'enfuit à Gabies et s'y réfugie. Et discourt contre le Superbe : sa cruauté, dit-il, s'exerce contre les étrangers.

Que faut-il entendre par là? Qui est, ici ou là, étranger? Si Tarquin est resté un peu bien étrusque, peut-être est-il cruel envers les Romains eux-mêmes, qu'il traite en esclaves, en ouvriers de construction. Où Sextus est-il étranger? Est-il étrusque à Rome et romain à Gabies et, de nouveau, gabien à Rome? On voit bien là une logique à beaucoup de valeurs. Comme les Gabiens n'y voient rien, Sextus est admis aux débats politiques, il parle avec les notables, il se pose en expert des affaires militaires. Certes. Il connaît bien les forces en présence, pour avoir combattu de chaque côté. Sextus est en tiers partout.

J'ai toujours observé que ceux-là mêmes qui prétendent tuer leur père finissent, en vieillissant, par tuer les adversaires de leur père. C'est la manière la plus ordinaire de se faire père. Les bons fils assurent ainsi l'expansion et la conservation de leur famille. Les fils de famille font la révolution, apparemment pour la mort du père, mais en réalité pour que le père ait aussi des actions dans la révolution. Les grandes familles progressent ainsi, à droite par le père, à gauche par le fils. Les petits des petites familles rencontrent parfois ceux des grandes familles, ou à droite par la puissance, ou à gauche par l'opposition, mais ils ne les rencontrent que comme leurs chefs, ils ne seront jamais que leur suite. Sextus a le pouvoir à Rome par son père comme prince, il a pris le contre-pouvoir à Gabies, où il fait tuer les contre-notables. Ne crois pas, si tu es petit, que tu prendras

jamais la tête des petits. La tête des petits est tenue depuis longtemps par les petits des grands. Le père des maîtres est le maître des maîtres, le fils des maîtres est maître des esclaves. Méfie-toi, si tu es petit, de la dialectique. La dialectique, rude et grossière, à deux valeurs, n'est que la logique des maîtres. Elle l'a bien montré depuis qu'elle fut inventée. Si tu es humble garde-toi, gauche et droite, de toute dialectique possible. Elle ne marche pas pour toi, elle n'est ni dite ni faite pour toi. Elle est la logique de l'immobilité. De la stabilité, de la répétition, dans l'apparence du mouvement. Elle est la logique de l'empire. Elle est stupide. Si tu es petit, sois intelligent.

La mésaventure des rois étrusques, répétée dans l'aventure de Sextus à Gabies, qui fait à peu près dans la ville ce que les Tarquins font à Rome, les deux aventures finissant pareillement, la mésaventure des rois va maintenant s'expliquer par une mésaventure proprement romaine de Sextus Tarquin. Et de nouveau la même structure apparaît. Grand récit, pour l'histoire de Rome, modèle réduit à Gabies, petit récit local du viol de Lucrece du côté de Collatie, quelle que soit l'échelle, c'est la même loi du récit.

Tout commence par un festin, continue par des festins, se noue au cours d'un festin, se dénoue après un festin, c'est une histoire de parasite. Sous les murs d'un siège dur, celui de la ville d'Ardées, les jeunes princes capitaines, désœuvrés, tuent le temps à table. Ce soir-là, le repas se tenait chez Sextus Tarquin. Après boire, les hommes se vantent de leurs femmes, comme il est usuel chez les médiocres et les sots. Il faut bien qu'un autre désire pour s'assurer dans son désir, flottant. Chacun des vantards a la plus belle et la plus sage. A cheval, s'écrient-ils, allons voir. Allons surprendre nos femmes pour décider de la plus sage. Elles étaient toutes, comme eux, devant des festins somptueux. Sots et sottises, banquets ou festins, reîtres et putains, tout à égalité, c'est la norme. L'exception est Lucrece, gagnante, Lucrece la femme de Tarquin Collatin, fils d'Egerius le pauvre, Lucrece surprise au milieu de ses femmes, assise, à travailler la laine fort avant dans la nuit, Lucrece image de vestale. Collatin, vainqueur imbécile de cet imbécile tournoi, invite les débiles au troisième festin, où Sextus Tarquin désire Lucrece. On n'a jamais classé que pour ordonner les désirs. Les plus débiles ne désirent que la plus belle, les plus sots n'ont jamais lu que l'auteur le plus lu, n'ont jamais voté que pour le gagnant.

Quatrième festin, Sextus Tarquin revient à Collatie, à l'insu du mari. Lucrece le reçoit, bonne hôtesse, le fait dîner, le conduit à la chambre d'amis, à la chambre d'hôtes, *hospitale cubiculum*. Nous y sommes. Lucrece reste hôtesse, invariante dans son rôle, droite. L'état de guerre, sous Ardées, se prolonge, l'état de peste s'instaure. La guerre, comme on dit, pourrit. Ce qui se joue sur le lit de Lucrece où Sextus apparaît, armé, au milieu de la nuit, quand tout dort, ce qui se joue à la pointe du sabre est un viol, le viol de la quasi-vestale par un petit quasi-Mars, une répétition avortée de la mort de Rhea Silvia fondatrice, mais sans génération de rois, les rois demain seront chassés, ce qui se joue est une substitution, est une méconnaissance. Boîte noire de la nuit. Rhea Vestale a cru que c'était Mars, ou elle a voulu nous le faire croire. Alcmène a cru qu'Amphitryon rentrait de guerre, non, c'était Jupiter, elle accouchera de jumeaux dont un seul sera dieu, Hercule, et précédera, sur les lieux, les jumeaux, dont un seul sera roi. Lucrece a cru qu'il s'agissait d'un hôte, non, c'était un ennemi. C'était peut-être Quirinus. C'était un ennemi, elle le dit. Le coupable

est Sextus Tarquin, hôte agissant avec hostilité, *hostis pro hospite*, s'écrie-t-elle avant de mourir. Ce qui se joue sur le lit de Lucrece, où Sextus Tarquin menaçait de placer un esclave nu égorgé pour faire croire à un adultère sans gloire, ce qui se joue est la substitution, la même substitution que le même Sextus Tarquin avait jouée ailleurs, dans une autre ville ennemie et hospitalière, Gabies. Ce qui se joue est le flou.

Tout est toujours, tout est partout la même chose, aux degrés de grandeur et de perfection près. Les rois sont étrangers, Rome est leur hôtesse, les voici ennemis. Les Tarquins sont étrusques, la ville les invite, les voici expulsés. Sextus, petit Tarquin, est hôte à Collatie, Lucrece le reçoit, il abuse d'elle, *hostis pro hospite*, il a violé le droit de l'hospitalité. Cela est donc pareil de tous côtés. Voici Sextus à Gabies : ennemi, introduit, hôte, quasi-roi, livrant la ville à Rome, expulsé enfin, tué, de nouveau ennemi.

Le Superbe ne pouvait venir à bout du siège de Gabies. L'état de guerre traîne, comme du côté d'Ardées, il pourrit, et l'état de peste revient. Echech à l'assaut, échec sous les murailles. Le roi feint de se retirer, il s'adonne à ses travaux de construction, il se consacre aux fondations du temple. Nous ne quittons pas les récits de fondation. Alors Sextus joue son rôle, celui qu'on ne peut plus nommer que le rôle de Rome par excellence, je veux dire la logique ou la stratégie du joker, ou du trou dans l'espace compact, ou du flou de l'ensemble. Ce n'est pas seulement double jeu, mais jeu à nombre de valeurs. Sextus vaut pour Rome, il vaut pour Gabies, mais il vaut pour Lucrece aussi. Pour prendre les villes, Gabies ou Ardées, pour prendre les filles : les Sabines, Tarpeia et les murailles et les portes. Il s'introduit dans n'importe quel système. Il n'est pas l'indécision à deux valeurs du double jeu indécidable, il est le jeu blanc à beaucoup de valeurs, à une infinité de valeurs, si l'on veut. Ce n'est peut-être pas le jeu de Rome, ce serait plutôt le jeu d'Albe. Rome a hérité d'Albe ce blanc. Sextus, sixième, est un élément blanc. Il s'introduit à Gabies comme dans le lit de Lucrece, comme dans sa maison, il s'introduit dans un système, il fait bifurquer son évolution, il est opérateur de changement. Seul le domino blanc, le joker, le jeton à plusieurs valeurs peut prendre tel chiffre, tel code, telle figure, telle apparence ou telle autre. Sextus est romain à Rome, prince même, et gabien à Gabies, admis aux débats politiques, collatin à Collatie, invité au repas de Lucrece. Lorsque Tarquin le Superbe aura pris le chemin de l'exil, Sextus prendra celui de Gabies à nouveau, qui était comme son royaume, *tamquam suum regnum*. Il y revient, malgré sa haute trahison. Tite-Live vient de dire le mot royaume. Alors Sextus, haï, est assassiné. Ce qu'il faut démontrer.

Rome est la ville de l'objet, Rome ne se pose pas la question du sujet.

Qui est, désormais, bien après le viol ou l'enlèvement ou la maternité, telle Sabine jadis enlevée? Reste-t-elle fille ou sœur de Sabin, est-elle devenue femme ou mère romaine? Elle est au point de bifurcation, au nœud du carrefour, où le système change, dans le temps. Qui est la Sabine de Corneille, romaine ou albaine ? Quelle est l'identité de la matrice? Quelle est l'identité blanche, de la vierge ou de la mère? Matrice indéterminée elle-même qui détermine qui est qui, où se détermine l'identité de tous. Qui est Albe la Blanche, qui est Rome fille d'Albe? Cette Romaine, ici, maintenant, est sabine ou albaine, elle vient de Corioles ou de Collatie, et nous sommes perdus.

Qui est Sextus Tarquin, étranger descendant d'étranger à Rome, romain,

de Tarquinies, étrusque, de Corinthe, étranger à Gabies, étranger à Collatie dans le lit de Lucrece, étranger sous les murs d'Ardées, prince, notable, réfugié, espion, sénateur, capitaine, vainqueur, victime, vil violeur, chassé, mourant assassiné? Hôte sans cesse et parasite. Exclu, expulsé: roi. Roi, c'est-à-dire enfin mis à mort. Il prend toutes les valeurs, il porte sur lui toute l'ichnographie des valeurs. Nous revenons au vieux mythe d'Hercule, avant même la fondation. Sextus bariolé, mélangé, ondoyant et divers, transition de phase entre deux états, peut faire bifurquer le système en mille, en toutes directions concevables, possibles.

Avant la fondation, la légende herculéenne décrit un état mêlé, un système à mélange en faux équilibre, elle peint une ichnographie, oui, elle dit les mondes possibles, elle dessine les récits possibles et le récit écrit en est une scénographie, ce monde où Rome, cette ville, est fondée, ainsi et par tels et tels, en est une détermination. Sextus Tarquin est indéterminé comme Hercule, il est dédifférencié. Certains héros, comme on dit, de Rome, sont fortement dédifférenciés. Avant l'avènement de la République, l'aventure de Sextus Tarquin décrit un même état mêlé, un autre système à mélange en faux équilibre, dessine aussi une ichnographie. Sextus, en équilibre, eût pu finir roi de Rome, ou donner Rome à Gabies aussi bien que Gabies à Rome, Coriolan, dans les mêmes circonstances, sera bien sur le point de donner Rome aux Volsques, Sextus aurait pu décider une Lucrece un peu Sabine, il eût pu l'enlever, on voit toutes les bifurcations l'entourer comme une étoile. Je vois Sextus Tarquin comme Arlequin, joker barbouillé de mille couleurs, l'avenir sera bleu, rouge, rose, très noir, l'avenir sera vert.

Nous ne passons pas forcément du mythe à l'histoire, qui peut juger ou décider d'une telle question quand le référent a fondu dans le temps? Mais l'histoire, assurément, ou réelle ou racontée, ne cesse jamais de passer du possible au réel. Cet accouchement-là ne s'arrête pas. Il a lieu aujourd'hui comme avant la fondation de Rome, comme au moment où la République se forme.

Au commencement, au matin de la fondation, voici deux jumeaux, la bataille, le meurtre, voici deux récits parallèles, deux groupes, deux collines, deux vols de vautours.

Au commencement donc est la violence, il existe un seul dieu, le dieu Mars des combats, tout vient de lui, réside en lui, passe par lui, ce livre, comme celui de Tite-Live, le montre.

Au commencement, à la fondation, est la bifurcation des jumeaux. Remus perché sur l'Aventin, Romulus au Palatin, cherchant des yeux les augures, les oiseaux. Ce n'est pas le commencement, les routes, déjà, s'écartent. Revenons lentement de la bifurcation au point d'où les routes divergent, au point de formation où les deux figures se superposent, au point où les deux gémeaux sont une seule et même personne, le Roi. Là est le commencement.

Raisonnons sur ce point, d'après ce point d'identité. Au commencement, à la fondation, un jumeau tue son jumeau. Romulus reste roi d'avoir tué son frère, il reste roi jusqu'à son propre diasparagmos, sous l'orage, sous la mêlée des sénateurs. Donc les jumeaux sont jumeaux d'avoir été tués, d'avoir été chassés, exclus, effacés tous deux. Il faut recommencer, revenir au point de départ, continûment, au point où on peut dire que Remus est Romulus sans contradiction. Ainsi quand nous remontons le long de deux

génératrices d'un cône vers la pointe, vers le sommet, quand nous parvenons au point, exactement au point, il est possible de dire que ledit point est un cercle d'intersection de la nappe du cône, qu'il est un cercle limite. Ici, le point est cercle, ici le cercle est point, ici, à la limite, le principe du tiers exclu suspend sa législation. A partir de ce point, les génératrices, les routes bifurquent, à partir de ce point apparaît la différence : un point est un point, un cercle est un cercle, nul ne pourra plus dire jamais qu'un cercle est un point. Mais en ce point-sommet, le point est un cercle. Le principe du tiers exclu suspend sa législation. Ce point est aussi un non-point, il est un point limite. De même, Remus est sur l'Aventin, Romulus est au Palatin, ils conquièrent leur identité. Dès le début de la bifurcation, l'identité requiert le tiers exclu. Et Romulus est roi d'avoir exclu Remus. Le principe d'identité demande le principe du tiers exclu. Or au point de départ même, il ne le requiert pas. Les jumeaux se confondent. Ils ne sont pas confondus par un tiers, ils sont un et comme fondus. Il faut donc reprendre l'histoire, il faut revenir à l'instauration, au centre de la croix où les chemins convergent.

Romulus demeure roi jusqu'à sa mort, cela est une redondance. Romulus reste roi le temps qui suspend son diasparagmos, son effacement : quand revint la lumière tranquille et sereine, le roi n'était plus là. Le trône est vide après l'orage. Il était là, il n'est plus là. Ce n'est pas la raison de la cessation de la royauté, c'est la raison de la royauté. Il suffit de comprendre Remus, au point même où il est Romulus, au point de départ, où et quand les jumeaux se confondent. Remus fut roi d'avoir été tué. Oui, Remus reste roi un instant, le temps qui suspend son effacement, l'instant, court comme l'éclair, où il tombe dans le fossé. Où il choit dans le tombeau. Où il s'écroule dans le cloaque d'expulsion. Nous sommes à la fondation. Le premier roi de Rome, en ce point, est Remus, tué parmi la tourbe, comme son jumeau sera dépecé dans la fureur des sénateurs. Remus est le premier roi de Rome, c'est-à-dire le premier expulsé – Tarquin fut le dernier –, son règne dura un instant. Au commencement est ce point, lieu limite où tout se bouscule, point hyperdense ou trou noir où les deux foules, les vols de vautours, les jumeaux fils de louve, la mort donnée, la mort reçue, ensemble, s'invoquent. Ce point est de la durée d'un instant, c'est la durée du règne de Remus. Au commencement est ce point, cet instant. L'éclair Remus roi.

Pour comprendre ce lieu dense, il faut savoir suspendre le principe du tiers exclu. En revenant sur lui, à la limite des routes qui bifurquent. Inversement, partant de lui, dans le sens de l'évolution, la ressemblance des lignées s'éclaire. Elles sortent d'une source où il n'y a pas de tiers exclu. Elles en portent encore la marque. D'où les jumeaux, un peu de temps, au voisinage de la source.

Romulus n'est pas roi d'avoir tué Remus, Remus fut peut-être tué par la foule. Remus est roi d'avoir été tué, par Romulus ou par la tourbe. Et Romulus, second du nom, est roi, de suspendre un peu plus longtemps l'instant où lui aussi sera effacé. Remus, premier du nom, est roi autant que Romulus et identiquement à Romulus, pour la même raison, sous le même principe, pendant le même temps, je veux dire une durée de la même nature, quoiqu'elle ne soit pas de la même mesure. Les deux jumeaux sont rois, de même, d'avoir été tués, chassés, expulsés, ils sont restés rois pendant que l'expulsion fut suspendue, brève durée, pour l'un, l'instant foudroyant du lynchage sacrificiel, longue durée pour le second,

trente-sept années, les trente-sept ans d'attente de l'éclair d'orage tombé à la verticale du marais de la Chèvre. Les trente-deux années d'attente du jour où Tullus Hostilius fut foudroyé. Foudroyé par ce Jupiter Elicien dont Plutarque nous dit, en un texte terrifiant, qu'il exigeait des têtes d'hommes. Bref, les longues années d'attente de l'expulsion des Tarquins sont la définition de l'histoire royale de Rome. Le roi est mort, vive le roi; et si c'était le même roi?

Sextus Tarquin, prince du sang, à peu près roi du côté de Gabies, fils de roi du côté de Rome, Sextus Tarquin, quasi-roi, bientôt roi – dans laquelle des deux villes jumelles ? – Sextus Tarquin, sacrifié, exclu de Rome, tué à Gabies, Sextus Tarquin est le dernier des rois de Rome, comme Remus fut le premier. Chassé, assassiné, chacun règne le temps de l'exclusion ou de la mise à mort, le temps de faire voir la loi du roi. Remus règne sur le premier point de l'espace et au premier instant du temps, Sextus est à l'apex de la pyramide des possibles. Il annonce la série des rois sans règne, de Manlius Capitolinus à Jules César. Ceux qui n'ont régné que l'instant du supplice, comme ceux qui ont régné en l'attendant, gisent, au fondement.

Au point de fondation ou d'origine, le temps s'involue, or le temps ne connaît pas le tiers exclu. Le tiers s'involue dans le même point dense.

Sextus Tarquin est à l'apex de la pyramide, tombeau des rois, au lieu singulier où se jettent les arêtes, où le principe du tiers exclu suspend sa législation. Singleton porteur du mal total et minimal, il monte vers la singularité de l'espace. Là est le trône de puissance, là est l'autel du sacrifice. Là est la fin, l'apex de la *Théodicée* de Leibniz. Là est le Capitole, là est la roche Tarpéienne, le pouvoir absolu et la foudre qui tombe. Voilà de nouveau les vrais jumeaux. Le sommet de la figure est abstrait ou géométrique, les Romains connaissaient, dans le concret, ce lieu, ce point où Manlius Capitolinus hésite : triomphe, effacement, couronnement, supplice, point où le principe du tiers exclu suspend sa législation. Point à peine visible sous la République, la République étant le temps où ce point justement est à peine visible, où le point de royauté semble s'effacer, où l'espace de royauté se réduit à ce point, où ce point de fondement est presque caché, où le point sans tiers exclu semble perdu. Ce point ou pôle, à mi-chemin exactement du Capitole et de la Roche, ce pôle où le Capitole est la Roche même, est le lieu où se comprend le monopole de violence, le monopole en une main, sur une seule tête, de la violence à légitimer, en tant que la main la brandit et que la tête la reçoit. En ce monopole, la violence faite et la violence subie sont la même violence, le principe du tiers exclu suspendant sa législation. La violence ne devient légitime que sous ce contrat ponctuel : le monopole accepte ce qu'il donne, et reçoit ce qu'il lance, il est menacé de ce dont il menace, il est menacé ponctuellement et d'un coup de tout ce dont il menace l'espace distributivement. Toutes les lignes parties du point vers tout l'espace convergent vers le point, il est intersection. Ce monopole est gonflé sous les rois et de longue durée, d'exercice visible, il se ramène à ce lieu ponctuel et quasi invisible, sous la République, où les personnes qui l'occupent se substituent les unes aux autres, vite, avant que la foudre ne tombe sur elles. Elle tombe toujours si elles y demeurent trop. Alors, il est visible. Suivez toujours le chemin de ladite foudre.

Le pouvoir, monopole de violence, intègre en sa singularité, visible ou cachée, la violence active ou passive. Il est l'accueil au même lieu de la

foudre qui part et de celle qui vient. On le nomme puissance; et, certes, il manipule la première. Mais il est surtout la capacité de recevoir la seconde comme de manier la première. Il est cette potentialité, il est ce potentiel. Il est cette possibilité où est levé le tiers exclu. Il est le tiers exclu lui-même. Trou qui reçoit la foudre et la lance.

Sextus Tarquin, à l'apex de la haute figure, a raison de se tourner, suppliant, vers le Capitole, au moment où il se voit, au moins en figure, poussé de la Roche, d'autres, au contraire, quand ils montent aspirent à descendre. Au pôle où Sextus Tarquin se tient, les deux possibles, jumeaux, se tiennent ensemble et naissent de la même bête. C'est le pôle du pouvoir, le monopole à double face de violence.

Le roi est le tiers exclu, il est la singularité spatiale, apex, fossé, le pouvoir est le tiers exclu.

Toute la violence de Rome et toute celle des Gabiens s'amoncellent sur sa tête. Rome sera libre des rois. Elle expulse les Tarquins.

La figure du philosophe et le récit de l'historien disent ensemble la même légende. Rome, jadis, fut fondée sur le meurtre, elle naquit de ce mal. Rome n'a jamais eu qu'un dieu et qu'un père, Mars. Rome royale est fondée sur la mort, Rome républicaine est fondée sur l'exclusion. Les Gabiens, plus archaïques, plus enfoncés dans l'âge mythique, sont encore à l'âge de l'anthropologie, Gabies est en retard sur Rome : elle tue Sextus et Rome l'expulse. Rome l'exclut sans le tuer. Le bannissement est ici un progrès mesurable sur le sacrifice humain. La ville exclut les Tarquins sans meurtre rituel. La Rome royale est fondée sur ce rite, la Rome de la République au moins pour le moment se passe de cadavre. L'opération est la même, sans le référent répugnant. L'histoire naît-elle quand Rome se délivre des horreurs anthropologiques? Peut-être. A-t-elle alors commencé aujourd'hui? Elle est si longue à s'en dégager que la philosophie peut-être n'est que cette lente patience d'attente.

Sextus Tarquin est sacrifié à Gabies, son cadavre est au sommet de la pyramide. Il est expulsé de la Ville, l'apex est le lieu de son exclusion. De sa présence et de son exclusion. Ce lieu est le lieu de la fondation. En ce nœud est la fermeture. Voici la condition de la nouvelle liberté, dit le récit d'histoire. Voici le mécanisme sacrificiel du pacte social, dirait l'anthropologue. Voici le réquisit à la constitution du monde, a dit le philosophe.

Plusieurs fondations se trouvent accumulées l'une sur l'autre, au même point.

Pour que le monde soit créé, pour qu'il soit le meilleur possible, il faut un grain de mal minimal, le sacrifice du singleton Sextus. Violence lui est faite. C'est la leçon du philosophe.

Il est de Gabies à Rome, il est issu de Tarquinies, mais il est de Rome à Gabies, lointainement issu de Corinthe, étranger, il est en tiers partout, il est en tiers dans le lit de Lucrèce. Il est le tiers de Tarquin Collatin. Ou Lucrèce meurt ou Sextus. Ou Sextus meurt ou Rome est servie. Il est le tiers, il est exclu.

Pour que le monde soit créé, il faut que violence soit faite à Sextus. Et Sextus est le tiers. Et Sextus est exclu.

Il existe quelque chose plutôt que rien. La raison de la venue à l'existence de ces choses est la mort ou l'exclusion de ce Sextus-là. De ce tiers-là.

Le principe de raison suffisante se jette dans le problème du mal. La raison a rapport au mal. Ils ont tous deux rapport au tiers exclu.

C'était le fondement du monde, c'était la raison, c'est maintenant la fondation de Rome. C'est la leçon de l'historien.

L'histoire de la ville commence, ou recommence. Les Tarquins sont expulsés, cette famille d'étrangers. Exclure les rois, chasser Sextus Tarquin, c'est amener la liberté : lecture la plus facile. Lecture plus difficile : c'est rendre possible l'histoire. Expulser les rois, c'est clore le mythe, en finir avec la légende, arrêter l'ère de l'anthropologie, effacer l'espace des sacrifices, le ramener à un point quasi invisible, mettre fin au livre des fondations. L'histoire commence d'oublier les rois, c'est-à-dire les fondations. Recouvrir les tombeaux de terre, comme au tertre de la porte Colline, quand on laissait la vestale vivante étouffer dans le noir. Les fondations recouvertes, il est possible de passer de la légende à l'histoire, du mythe au récit, du possible au réel.

Pour passer du possible au réel et du mythe à l'histoire, il faut exclure Sextus.

Théologie : création du monde. Ontologie : principe de raison. Mythologie : les rois de Rome. Ou anthropologie : Sextus sacrifié, pour que le collectif se forme.

Pour que le collectif se forme, pour que la ville de Rome entre en histoire, pour que le monde soit monde et qu'il soit le meilleur, pour que les choses comme telles parviennent à l'existence, pour tout cela, il faut cette violence, il faut ce mal : que Sextus soit exclu.

Qui est ce tiers, exclu?

Quelle est cette logique? Quelle est cette logique dont nous venons de suivre la généalogie? Cette logique, ce principe, cette forme pure du tiers exclu, n'est point si pure ni si formelle. Ce principe, dans le principe, au-delà de l'ontologie, au-delà de la théologie classique, revient à la mythologie, à l'anthropologie du sacrifice.

Pour que je puisse parler, pour que je puisse penser, pour que je puisse écrire, il faut que le tiers soit exclu. Sinon j'erre, instable, je dis n'importe quoi et nul ne me comprend, jamais je ne conclus. Jamais je ne ferme mon raisonnement, ni mon texte, ni ma langue. Sextus est à la pointe de la pyramide des mondes, ou de la trémie des possibles, condition, fondation des choses, des groupes, du temps, il est aussi au sommet de la pyramide des langues. Pour que nous nous entendions, il faut un tiers exclu. Pour le principe et dans la chair. Comme s'il y avait une chair des langues, une chair conditionnelle, fondatrice de leur vol. Sextus gît, sacrifié, au fondement de la logique, aussi, du logos et de la communication. Son cadavre gît à la pointe aiguë du verbe et de sa rigueur. Je comprends pourquoi la tour de Babel demeure découronnée, il est bon qu'elle le demeure. Si la tour de Babel se finissait, elle se fermerait, dans l'unité des langues, dans l'unicité ou l'accord du logos, sur le cadavre d'un Sextus, sur l'exclusion d'un tiers, encore. On ne tue, on n'exclut personne, au haut de la dernière des terrasses en ruine, surplombant vertigineusement le mélange des pensées, la mêlée des langues, ouvrant autant de tierces voies que l'on voudra, la tour est restée ouverte, la société, comme on dit, est ouverte, ouvertes sont l'invention et la liberté. Sextus exclu ferme au contraire la figure à l'ombilic du point singulier, du sommet. Il est l'ancêtre de chair du principe

logique de même nom que lui.

Le livre des fondations est un livre d'histoire, peut-être, qui le sait. Il est un livre de mythes, légendes pour anthropologues. Il est un livre de philosophie, d'où l'on tire des figures pour la création du monde. Surprise, il est un livre de logique, d'où l'on tire la plus haute des généalogies du principe du tiers exclu.

Ami ou ennemi? Choisis. Sois avec nous, sinon tu es contre nous. L'injonction de ce choix est une menace. Sois Horace ou sois Curiace, de Rome ou d'Albe. La terreur ne vient pas du combat, mais de la terrifiante obligation d'y prendre part. Je suis un rescapé, profondément blessé, de ces terreurs-là. Je suis un rescapé de la terreur physique, pendant le temps des guerres, où nul ne se tire du choix. Je suis un rescapé, plus blessé encore, de la terreur des philosophes, guerrière, policière, qui vous traque partout pour vous soumettre à ce choix-là. Contre ou avec? Peu d'espaces libres : quelle que soit la discipline, les groupes, les idées excluent quelque tierce voie. Le maître vous soumet à une terreur, la sienne, mais la terreur croît jusqu'au ciel, s'il vous soumet à sa bataille : on est sous la terreur d'un tyran terrifié. La bourse ou la vie, le tiers est exclu.

Je suis libre signifie toujours : je puis enfin ne pas me battre. Ne pas se battre est la première des exigences de la liberté, la première de ses requêtes. La plus profonde servitude est l'esclavage des batailles. L'esclave bave devant le mime, la bataille entre dans son corps. La polémique est la plus atroce des nécessités, l'enfer c'est la dialectique. Elle est la nécessité de la mort, celle de la destruction. La vie fuit le terrain des batailles, la liberté la suit, peut-être la précède-t-elle.

Nul ne se bat pour la liberté. Il obéit servilement à la passion de combattre. Lorsqu'on se bat pour la liberté, la nécessité, vite, revient, pire. L'esclavage n'a pas cessé.

La terreur vient du tiers exclu, vous n'avez pas le choix, il n'y a pas de tierce voie. Avec ou contre, la bourse ou la vie, non ou oui. Les grands temps de terreur sont les temps de tiers exclu. La logique classique occupe la place, elle la répartit militairement. Ce qui est rigoureux dans le discours ou ce qui est utile au travail des choses peut être mortel dans les rapports humains. Par exemple, être acculé à n'avoir pas de solution autre que celle qui est imposée. La tierce voie serait la liberté. Alors la plupart, pour exister, comme ils disent, recrutés de terreur, se mettent à se battre, revêtus d'une armure empruntée au théâtre. Y compris celle de la science. Car la science elle aussi a servi et sert de terreur. Si tu n'es pas avec la science, es-tu contre? Même la pire sottise est engendrée par la terreur du tiers exclu.

Je ne me suis jamais battu. La première condition de la pensée reste la liberté de penser. Il n'y a pas de liberté dans le combat, qui ferme les tierces voies, les voies inventives. Je veux rester libre, tiers instruit.

Dès qu'un tiers est exclu, le groupe se forme, ainsi s'ouvre, avec Remus, le livre des Rois, ainsi se ferme-t-il, de la sorte, avec Sextus Tarquin. Sextus exclu parce que tiers, étranger en tous lieux, tiers au lit de Lucrece. Le groupe se forme, se fonde, se borne, il trace ses limites, il reconnaît les groupes adverses, les guerres étrangères commencent. Albe, Véies, d'autres se sont formées sur des lieux voisins, en des temps successifs, sous le même rapport. Le tiers est expulsé dans une terre vague, non reconnue, non repérée, non définie, par l'égout, le fossé, le cloaque, il passe par la

porte stercoraire. Sextus est expulsé à Rome, tué à Gabies, fautif à Collatie, Sextus n'a pas de lieu. Il est roi, quasi-roi, joker qui peut avoir valeur de roi.

Que signifie donc l'exclusion des rois, si les rois sont rois, justement, d'être exclus?

On ne s'en débarrasse pas si aisément. Qu'il y ait ou non des rois, il y en a toujours. Pas de tierce voie.

Cela me paraît nouveau, que les deux voies travaillent ou aillent dans le même sens. Un redresseur est caché là.

Il y a deux sexes, il n'y a que deux sexes, je n'ai pas qualité pour parler de ces choses, n'ayant pas étudié dans les sciences profondes, je crois pourtant qu'il n'y a que deux sexes, les mères et les autres.

La relation parasitaire est une flèche simple, un flux irréversible, sans retour. Le parasite prend et ne rend, reçoit tout et ne donne rien. Semi-conducteur. Le discours du parasite est tenu pour faire croire qu'il rend, il ne rend jamais qu'en discours. D'où ceci que tout discours est le plus souvent parasite : on y démontre que les mots valent bien autant que les choses prises; quand l'arrogance vient, quand toutes les places sont prises, on expulse les choses mêmes. Deuxième génération : reste à parasiter les parasites. Etc. On n'entend plus que ce bruit-là.

On entend rarement le discours tenu par l'hôte. J'entends, pour une fois, par hôte : qui donne et ne reçoit pas. Nous ne remarquons pas qu'au sein de la situation symétrique du mot, un petit écart se produit, à peine perceptible. Si hôte a les deux sens, hôtesse, au féminin, ne les a pas. L'hôtesse n'est pas une femme reçue, elle doit être toujours la femme qui reçoit. Nous ne remarquons pas non plus cette autre situation symétrique sur le verbe recevoir. Si je reçois un cadeau, une lettre, de l'or, je ne donne évidemment pas. Si l'hôtesse reçoit chez elle un invité, elle donne. Ce qu'on nomme sens actif ou passif, autres mots qui n'expliquent rien. L'hôtesse, ainsi, reçoit : cette phrase a un sens assignable et unique; mais si l'hôte reçoit, nous sommes perdus, hésitants, dans un carrefour de sens possibles. On entend rarement le discours de l'hôtesse.

Dom Juan prend, il ne donne pas, il parle interminablement. S'il faisait l'amour, il parlerait moins inlassablement, sans doute. Qui ne fait pas l'amour est acculé à la théorie. A la théorie longue comme mille et une nuits chastes. Il cause, abstraitement. J'aimerais, si j'avais le temps, courons à la vie brève, j'aimerais écrire la vie et l'aventure de don Pedro, celui qui donne sans prendre jamais : il est quasi muet. Muet comme une pierre. Il ne reçoit pas, il n'est pas reçu. Jamais invité. A la première invitation formelle dite par qui ne donne pas, vous pensez bien qu'il retrouve, quoique pierre, la parole. Mais, j'y pense, il n'est pas homme. L'hôtesse, en tant qu'hôtesse, reçoit : elle donne et ne prend pas. Se peut-il que je la nomme doña Petra? Or cette situation, qui n'a pas de nom, se réalise, dans la vie, par la mère. Elle est femme, elle est hôtesse, dans le gîte du corps.

J'ai manqué, dans les années du *Parasite*, le discours rare de la mère. Je n'ai pas su le faire. Et cependant il n'y a que deux flèches simples : prendre sans jamais rendre, donner sans recevoir, la flèche parasitaire et la flèche hôtesse. Deux flèches, deux sexes : les mères et les autres. La *Genèse* et l'agénésie.

J'ai manqué le discours d'Alcmène qui reçoit, de nuit et à l'aube, le dieu

et le roi, qui contient, dans son sein, le héros et l'homme. Le gîte d'Alcmène est capable de Jupiter et d'Amphitryon, d'Hercule et de son faux jumeau, très ordinaire personne. Fabuleuse capacité, qui va de la terre au ciel. Or quand on a manqué une chose, on la reconnaît quand elle apparaît. La voici. Ecoutez le discours de la mère du parasite Coriolan : le discours de la bonne hôtesse.

Qui es-tu, quel est ton nom? C'est la question de l'hôte, du Volsque Aufidius. Coriolan vient d'entrer chez lui, où le festin sent bon le vin, mais il n'a pas la mine d'un convive, sa tête est enveloppée dans un capuchon, il est en haillons, exilé. Quel est ton nom? Marcius, romain, ou Coriolan, volsque ? De Corioles, que Marcius a pris comme soldat romain et qu'il va reprendre aux Romains, bientôt, comme général volsque. Qui es-tu, quel est ton vrai nom? Comment Coriolan peut-il le savoir? Soldat, héros, patricien méprisant haïssant la plèbe, cherchant peut-être à l'affamer, candidat au consulat, condamné, exilé, ennemi de sa patrie, héros devant Corioles, traître devant Corioles encore, ennemi des Volsques, hôte de ceux-ci, général des ennemis, donnant à Rome des victoires, tenant Rome sous son pied, vaincue. Qui es-tu, Marcius Coriolan? Qui suis-je? Coriolan chez Aufidius rejoue la stratégie de Sextus Tarquin à Gabies. A l'inverse, peut-être. A l'inverse, sommes-nous sûrs? L'hôte au milieu du festin reconnaît son pire ennemi devenu son hôte, il reconnaît un ami tout à coup, qui partage sa haine de Rome. Le reconnaît-il vraiment?

La scène écrite par Shakespeare n'est pas chez Tite-Live, si elle est chez Plutarque. Mais Tite-Live a écrit une scène pareille. Nous revenons à ces grands jeux, à ces jeux d'instauration, où, au matin, un esclave fut vu fouetté la tête dans la fourche, nous revenons aux jeux fondamentaux, nous revenons à la bifurcation. Avant même leur ouverture, les Volsques y vinrent en foule. Ils reçoivent l'hospitalité chez les particuliers. Or le même Aufidius, Tullius chez Tite-Live, de beaucoup le premier des Volsques, va dire aux consuls, qui vont le dire au Sénat, que ses concitoyens, présentement hôtes de Rome, risquent d'y semer le désordre, s'y apprêtent même. Les hôtes, donc, réputés dès lors ennemis, sont expulsés des jeux. Ils sortent de la ville en file lamentable, Tullius les attend près de la source Férentine. Il excite leur colère déjà pleine, il les pousse à la guerre, il crie sus à l'ennemi.

La leçon est pareille de toutes parts. Inclusion : Marcius entre dans Corioles lors d'une sortie des Volsques, il entre chez les Volsques alors qu'il en est l'ennemi juré, les Volsques, pour les jeux, sont les hôtes de Rome... Exclusion : Coriolan part pour l'exil, les Volsques sont expulsés des jeux. L'hospitalité inclut l'ennemi, l'hostilité exclut l'hôte. Tullius ou Aufidius est en droit de dire : qui es-tu et quel est ton nom? Et tout le monde se trompe. L'hôte trompe tout le monde, tout le monde se trompe à l'hôte. Lui-même, peut-être, se trompe à lui-même.

Seule l'hôtesse ne s'y trompe. Caius Marcius Coriolan est connu pour aimer sa mère. Tous ses exploits sont pour sa mère, il méprise les récompenses et ne tolère que les félicitations de sa mère. Coriolan n'a pas de père. Il devient un héros de guerre pour être grand aux yeux de sa mère. Coriolan devient grand, très grand. Exilé de sa patrie, réfugié chez l'ennemi, ennemi de la plèbe devenu ennemi de Rome, traduisant la lutte des classes en guerre étrangère, il gagne, il gagne tout autant au profit de l'ennemi qu'il gagnait jadis sous les armes de Rome. Il prend une place, deux,

cinq, dix places, il prend vingt villes pour le compte des Volsques, il campe à cinq milles de Rome, au bord du fossé Cluilius. C'était fatal, car c'est son lieu. D'où il ravage les abords, épargnant les terres des nobles, excitant plus encore la lutte des ordres, déjà chaude. Expulsé par le combat entre les groupes de pression, Coriolan revient pour le faire flamber plus avant. Il attend.

Il attend que le système divisé contre lui-même tombe de soi. Alors, comme firent jadis les Sabines, les matrones sortent des portes. Là sont Volumnie, Véturie, la mère de Marcius et la mère de ses enfants. On entend pour une fois le discours de l'hôtesse-mère. On entend le discours de qui donne et ne prend pas. Où suis-je, dit-elle, où suis-je ici et maintenant? Chez mon fils, chez un ennemi? Qui es-tu, quel est ton nom? Si tu gagnes la bataille, si tu prends et détruis Rome, je perds, car je suis romaine; si tu perds le combat et la vie, je perds, je te perds, car je suis ta mère, dans les deux cas je perds. L'hôtesse, toujours, perd. Le parasite, toujours, gagne. L'une donne sans recevoir, l'autre prend sans jamais rendre. L'hôtesse ne peut se tromper quand le parasite trompe toujours. Coriolan reconnaît qu'il est reconnu. Et il lève le camp.

Deuxième expulsion de Rome. Deuxième accouchement de Coriolan. Le vrai sans doute. La mère, délivrée, vient de délivrer Rome.

La mère a repéré le nom et la chose, le lieu, le mot et l'être. Mais ce n'est pas assez. La mère dit aussi la loi. Elle a dit la chose même : si je n'avais pas été mère, Rome serait libre. Tu meurs et Rome est libre, je perds dans les deux cas, tu vis et Rome est assiégée, perdue. Elle a dit le mot de reconnaissance, elle dit, maintenant, la loi de fonctionnement : tu ravages la terre qui t'a fait naître, tu détruis ce qui t'a nourri. Elle parle certainement de la terre romaine, elle parle secrètement d'elle-même. La terre est cette mère, la mère est cette terre. Tu ravages ce qui t'a nourri. La Sabine de Corneille, autre matrone, dit : tu portes le fer dans le sein de ta mère. Voyons avec un peu d'attention cette loi.

Ou plutôt ces deux lois.

Plaisir et douleur, allégresse ou détresse, malheurs, vie opportune, le temps ordinaire partage les chances, nul ne connaît de martingale pour une fortune constante. Et pourtant, il existe des stratégies pour gagner à tous les coups. Le parasite est nourri et logé si l'hôte est bien portant ou malade, que lui importe sa ruine ou sa prospérité. Sa position est la meilleure, elle paraît indépendante des revers. Le roi parle : si vous êtes en danger, je suis là pour vous sauver, si vous êtes dans la fortune, voyez ma popularité, remerciez-moi dans les deux cas. Dieu vous récompense, Dieu vous punit, priez Dieu dans la misère, priez Dieu dans l'exaltation du bonheur, Dieu n'entend que vos prières, de grâces, de liesse, de supplication. Il me semble que dans l'espace il existe des places qui redressent la mauvaise chance, où advient le même résultat quels que soient les antécédents. Le parasite a l'œil vif et la bouche vermeille même si l'hôtesse a mal à la tête et doit se faire saigner. Théologie et politique font travailler dans le même sens le négatif et le positif, la famine et l'abondance, la tuerie et la paix, l'horreur et la jouissance : une bonne dialectique y suffit. Qu'importe à l'historien de raconter l'histoire des drames ou des réussites, le drame se vend plutôt mieux. La disette et les massacres assurent la page une des gazettes et revues. Un dossier d'équilibre ou un dossier de crise n'est toujours qu'un dossier. Suffit-il, pour s'assurer une telle place où fonctionne

en votre faveur ledit redresseur, suffit-il de transformer la chose en signal, le matériel en logiciel? Le mot qui dit le mal n'est pas un plus mauvais mot que celui qui dit la chance, le mot chaud n'est pas plus chaud que le mot froid n'est froid. Le mot bleu n'est pas très bleu. Dites que tel a péri dans les flammes, le texte ne vous brûlera pas et vous passionnerez les populations. Tel pourtant a eu la malchance de périr dans les flammes. Ainsi la raison la meilleure n'est pas toujours tenue par le plus fort, mais par qui a trouvé cette place dans l'espace où changent les ordres de choses. Où les choses du monde font signe. La stratégie gagnante change d'ordre. Elle refuse la bataille au niveau où elle fait rage, elle change de niveau. Elle passe au métalangage. Au niveau du métalangage, au niveau amont du niveau donné, les coups sont redressés d'où qu'ils viennent. Les morts de la bataille renforcent l'intérêt du récit, en appellent au sauveteur de la patrie, crient vengeance ou pardon aux dieux tutélaires, rendent profonde la philosophie qui en parle et qui, par eux, conquiert tout l'espace.

Si tu n'as aucun talent, passe à la critique. Si tu n'as aucun talent critique, établis les textes, prends-les simplement comme objets. Si tu ne sais rien construire, passe au commentaire, la destruction même travaille en ta faveur et pour ton illustration. Si tu ne peux inventer de vérité, passe vite à l'épistémologie. Si ta philosophie ne vaut rien, passe au métalangage, où tu pourras dire qu'elle vaut. Si tu ne sais rien faire, fais de la publicité. Change d'ordre : le semi-conducteur travaille pour toi. Les stratégies incontournables passent par ces tricheries-là. Si tu es nul, fais-toi roi, fais-toi dieu, parle, en tout cas.

J'ai envie de dire que le monde des choses, hôte des hommes s'il en fut, donne tout à la science, que la science ne lui rend rien : elle a raison, toujours raison, voilà tout. Le paysan donne à son pays un paysage et reçoit de lui, bon an mal an, du pain et un toit. Ne gagne pas toujours, mais le pays non plus, jeu à chances partagées, parfois inégales, imprévisibles. La science a découvert la martingale pour gagner toujours sur le monde, le savant est un paysan qui ne perd plus au jeu des choses. Le paysan demeure au niveau matériel du jeu matériel, sueur pour pluie, travail pour germination, le savant change d'ordre, il transforme le monde en information, les hautes énergies en énergies petites : l'expérience scientifique n'est pas un travail, le travail reste dans l'ordre des choses, l'expérimentation est le lieu où le jeu change d'ordre, il passe au logiciel. Le paysan est certes un mauvais savant, il demeure en sa mutité logicielle, mais on ne dit jamais combien le savant est un mauvais paysan, il ne donne jamais rien au monde. Le paysan donne au pays un paysage, Gascogne, Ombrie, ou Val de Loire, le monde comme tel ne reçoit rien du savoir. Connaissez-vous un seul lieu du monde inoubliablement transfiguré, embelli seulement par la science? Et cependant sa vérité lui vient des choses, comme le pain en vient pour nous, paysans.

Il existe bien une stratégie parasite pour prendre sans rien rendre. Celui qui l'invente se pose en amont de celui qui reste soumis à la bonne chance et à la mauvaise, mais entre l'amont et l'aval, il existe un seuil, comme un seuil de transformation, comme un changement de niveau, ou d'ordre des choses. A chaque niveau, le jeu change de règles. Celui qui gagne toujours, celui qui a toujours raison, l'incontournable, ne joue pas au même jeu que celui qui perd et qui gagne, selon. Le jeu de la vérité comporte des risques, il est très important de pouvoir, de savoir se tromper. C'est à l'erreur, c'est à la faillite qu'on reconnaît la recherche, c'est à l'erreur qu'on reconnaît la

loyauté, c'est à l'erreur qu'on reconnaît la science, plus et mieux, c'est à l'erreur qu'on reconnaît l'humanité. C'est à la vérité constante et sans défaut qu'on reconnaît le diable, ou l'astucieux, ou l'imbécile. *Errare humanum est*, l'erreur est hominienne. Je revendique le droit à l'erreur, c'est un droit de l'homme. Changez de niveau, vous obtenez des martingales pour gagner à tous les coups. Métalangage, métaphysique.

Coriolan : je ne sais s'il a pris la ville, mais je sais qu'il a pris son nom. D'où le discours de l'hôtesse, qui donne sans recevoir, et qui le reconnaît : Coriolan, dis-nous ton nom. C'est à ton nom que nous saurons pourquoi tu gagnes tout le temps.

Deuxième loi : tu ravages ce qui te nourrit. Je l'ai déjà dite : l'hostilité nourrit son vieux père, l'hospitalité tue sa mère. Coriolan, campé sur le fossé Cluilius, va détruire Rome, sa génitrice. Seule sa mère, prête à mourir, peut le dire encore. Ainsi a fait Rome contre Albe, autrefois. Ainsi ferez-vous pour fonder. On connaît bien des processus qui, par un feedback inversé, avançant sur leur propre séquence, détruisent leurs antécédents, les recouvrent, les effacent. Nous les avons déjà rencontrés assez dans le monde parasite. Nous n'avons plus à y revenir.

Nous entrons décidément dans de nouveaux espaces. Les lignes vibrent, floues, l'incertitude sur qui est hostile ou hospitalier transforme en marges les frontières; les points, pôles, monopoles, sont limites et paradoxaux, ils s'étirent ou sont des lacunes; nous entrons décidément dans de nouvelles logiques. Peut-être découvrons-nous lentement, dans le livre des fondements, le fondement de nos logiques. Ici le tiers exclu suspend sa législation, il fait voir sa fondation dans ce qui précède nos sciences humaines.

Considérons ces nouveaux espaces.

J'aurai à dire l'étrange logique des sacs et la dure logique des boîtes. Un sac de toile se plie aisément dans un sac de toile, et il peut, inversement, le contenir aussi bien, alors que si une caisse de bois contient une caisse de bois, celle-ci ne peut pas, inversement, contenir celle-là. Il existe donc des conditions à l'inclusion, dépendantes de la matière de ce qui est inclus et de ce qui inclut, acier, bois, marbre, étoffe, jute, dépendantes surtout de l'espace où tout cela se fait. Cet espace est extensible ou il est inextensible. La toile est déformable assez à loisir, le bois l'est peu, le marbre ne l'est pas. Il me semble que je vois une sorte de topologie avant la logique, un espace préalable à ses opérations. Selon que l'inclusion est plongée dans tel ou tel espace, elle change de lois. L'espace est déformable, par exemple, ou ne l'est pas. La logique usuelle suppose un espace qui n'est pas déformable, elle est du côté des caisses de bois, des cuves d'acier, des boîtes de marbre. Or on ne peut pas ne pas envisager le cas où l'espace est déformable. Voici des étoffes, du tissu, du pliable, de l'élastique, il y a plutôt plus de mou que de dur sous nos mains, plutôt plus de flexible que de rigide, plus de feuilles que de lingots, plus de chairs que de squelettes, plus de fluides que de roches invincibles. J'ai l'intuition que l'expérience humaine ou ce qu'on nomme les sciences humaines renvoient plus souvent à l'espace textile des sacs, des invaginations variables, et que les sciences dites dures renvoient tout simplement à l'espace des boîtes dures. De même que nous avons su conquérir la rigueur dans le non-métrique, nous apprendrons le raisonnable dans le non-rigoureux, je veux dire dans le non-rigide. Un avenir logique est promis au mou, à l'extensible, au textile et au flou.

Jupiter nous induit à penser que la religion et que la souveraineté enveloppent la guerre et l'économie. Jupiter implique Mars et Quirinus et il les explique.

Mars nous induit à penser que la guerre enveloppe la religion et l'économie. Mars implique Jupiter, Quirinus, et il les explique.

Quirinus nous induit à penser que l'économie, production, capital, échanges, monnaie, enveloppe la guerre et la religion. Quirinus implique Mars et Jupiter et il les explique.

Ils sont tous trois des dieux, côté Jupiter; ils sont tous trois du sacré, issu de la violence, et gels de violence, côté Mars; ils sont tous trois des classes sociales, côté Quirinus. Ils sont tous trois des trois côtés.

Ils sont tous trois des classes théoriques, des classes d'interprétation, des instances. On a vu des théocraties, des polémarques, des ploutocrates, toutes sortes de régimes où dominant les prêtres, les armées, leurs généraux, les banquiers, les producteurs. On parle moins des idéocraties, des régimes théoriques, des dominantes d'interprétation, du pouvoir logiciel, langagier ou spéculatif. Qui commande est une question, parfois, souvent, une question de force. Qui a raison en est une autre, parfois la même, une question de légitimité. Qui a raison est qui peut faire taire l'autre. Le prêtre explique l'histoire, il a eu raison. Le militaire, en rapports de forces, explique l'histoire, et il a raison. L'économiste explique l'histoire et il a raison. Chacun implique tour à tour les deux autres explications. L'implication se retourne et s'inverse. Ils voulaient tous avoir raison, ils désiraient arraisonner l'histoire, ils ont raison, ils ont tous raison. Ils ont tous trois raison *modulo* la logique des sacs.

Ils ont eu, ils ont, ils auront raison, de fait, par la force, quand ils saisissent la souveraineté, quand ils occupent la place de Jupiter et tout l'espace productif de Quirinus par la force de Mars. Ils ont raison de l'histoire et sur elle, quand ils la prennent et la produisent.

Mais ils ont, de plus, raison, en droit, si on suppose bien décrit l'espace extensible, déformable, élastique où l'explication, où l'implication se retournent, s'inversent, deviennent réciproques. Je commence à peine à comprendre l'importance de cet espace. Je crois que l'histoire se développe en lui. Je crois que le temps et le sens de l'histoire ne sont pas pensables sans lui.

Les multitudes répandues dans ce livre, dans le bois d'asile, sur le forum romain, au milieu des camps, sur les esplanades foraines, fluctuent dans un espace tel : ensembles à bords flous, qui s'expansent ou se resserrent.

Ces multitudes incluent, elles sont agglutinantes. Elles sont incluses, elles disparaissent presque dans une autre multiplicité qu'elles contenaient. Elles sont ouvertes. Etre ouvert c'est être dans un espace tel.

Qu'elles excluent un tiers, elles se ferment. Elles entrent dans un espace dur, indéformable. Exclure est se fermer. Dès qu'il y a un tiers exclu, l'inclusion n'est pas réciproque. Celui qui ferme est ou le tiers exclu ou le troisième homme se tenant aux portes et inventant un jeu autre que le jeu interne.

De même. Soit une opération, ici, qui est en train ou se décide. Soit une bataille, un jeu, un travail, une négociation, bref, une quelconque évolution qui va vers une issue. Celle-ci est bonne ou mauvaise, néfaste ou favorable, fausse ou vraie, gagnante ou perdante, la bifurcation pouvant,

parfois, faire voir plus de deux voies. On ne tient jamais compte de l'espace où l'opération se déroule. Tout se passe comme s'il était transparent, comme s'il était homogène partout. Tout se passe comme si l'espace où l'évolution a lieu était aussi l'espace de ses voisinages comme celui de ses lointains, comme s'il existait un espace universel de plongement, où nous serions plongés, ici et maintenant, nous aussi, comme l'opération dite et faite. Autrement dit, que tout est toujours et partout concerné, de loin ou de près, par ce travail local ou cette évolution temporaire, et concerné directement par leurs lois et par leur issue. Alors et alors seulement, on peut concevoir que cette opération, ce jeu, ce travail sont partout moteurs, qu'il existe même un moteur.

L'espace universel de communication est d'une extrême rareté. En général, la plupart des espaces ne sont pas homogènes, ils ne sont pas partout les mêmes. Je m'explique.

Voici un jeu qui se déroule et qui a lieu dans un stade ou un cirque, par exemple un jeu à cheval en l'honneur d'un dieu équestre. Que les verts ou les bleus gagnent ou perdent le jeu, qu'importe aux Romains ou au dieu : ceux qui enlèvent les Sabines dans le dos des spectateurs gagnent, non point le jeu, qui n'a plus lieu dès les abords du cirque, mais les Sabines, autre enjeu. Ils gagnent d'autant mieux que le jeu des verts ou des bleus est serré, que la partie est risquée, ou indécidable et longue, la foule est debout, elle a perdu le souffle, l'un des joueurs, peut-être, va expirer sur le pré. Dans l'espace du stade, un jeu a lieu, cheval ou autre, course ou bataille, gain ou perte, spectacle, mais dans l'espace au plus près voisinage des portes du stade, un second jeu a aussi lieu qui répond à d'autres règles, et qui est instauré pour gagner quelle que soit l'issue du premier. Le premier jeu capte un espace, il le définit et le ferme, il en laisse libre un second où apparaît une loi toute différente. Pendant que les Sabins bayent à la lutte des corneilles, où la thèse et l'antithèse font bruit et fureur, les Romains prennent leurs Sabines. La bataille des deux thèses dans l'espace du cirque, parmi la poussière soulevée par les chevaux, est séparée par un fossé ou par un redresseur de l'espace où les Sabines sont volées ou violées. J'appelle redresseur cet opérateur de semi-conduction qui fait gagner les bleus quand les bleus gagnent, qui fait aussi gagner les bleus quand les verts gagnent. Ou plutôt j'appelle redresseur cet opérateur de semi-conduction qui fait que gagnent les Romains que les bleus perdent ou gagnent. Les Romains se sont placés en dehors de l'espace du stade où s'évertuent à mort les bleus et les verts. L'espace n'est pas homogène, la loi de la bataille des verts et des bleus, de l'antithèse et de la thèse, son issue n'affectent pas directement qui se tient aux portes du stade : il a inventé un autre jeu, un autre espace, où il gagne quel que soit le sort des verts. Théorème : il n'y a pas de travail du négatif (le travail du négatif n'est que local, dans l'espace ainsi dessiné ou fermé), il n'y a que le travail ou la fascination de la représentation, de la clôture d'un espace et de l'invention d'un second. Pendant que les philosophes se fascinent au spectacle de la dialectique déroulé dans un seul espace, le travail de l'histoire, dans leur dos, se fait, dans un autre espace et selon d'autres lois et avec d'autres issues.

On peut dire autrement et déplacer la représentation. Dans l'espace de la chose et de la pâte, celui qui met la main à la pâte perd ou gagne, et il risque son gage et sa main, il met en porte à faux sa peau ou sa gloire, mais hors l'espace de la pâte et du gage et quelque part dans un espace

neuf, il existe un autre site séparé du porte-à-faux par un redresseur, où les jeux s'engagent autrement, où la logique change, où les règles n'ont nul rapport avec les premières règles du risque et où un troisième homme gagne quelle que soit l'issue de la partie ci-dessus engagée, décisive sur le pré. Ce n'est jamais, c'est rarement le gagnant qui gagne, il ne gagne que très localement ou temporairement, le vrai gagnant est ce troisième homme sis, attentif, dans le deuxième espace, l'inventeur du redresseur.

Exemple. Ecris un livre beau, écris un livre laid, un livre vrai ou faux, long ou court, qui t'aura demandé mille aubes d'attention et de ferveur, ou trente minutes de bavardages, qu'importe à celui qui le vend, au critique impuissant qui en parle sans le lire, puisque leur jeu est d'argent ou de vent. Les jeux sont séparés, les espaces sont différents, le livre est transparent pour l'un, il est objet pour l'autre, il est objet pour l'un, il est moyen pour l'autre. Qu'importe à l'historien celui, couvert de sang et de longues cicatrices, qui a pris la ville, au cours du jeu à mort de l'assaut et du siège, qu'importe son nom, si celui qui écrit peut le changer, peut le citer, peut le barrer, d'un trait de plume. La bataille de Corioles, prise par Marcius ou par le consul, prise par Rome, reprise par les Volsques, la bataille multiple de Corioles travaille de toute façon pour lui : réelle ou représentée. Et c'est à lui, en définitive, que l'histoire fait confiance. Il gagne toujours. Quelqu'un prend la ville, quelqu'un prend le nom.

Dans le cas des jeux de Neptune Equestre, la ruse consistait à sortir de l'espace de représentation. Pendant que les Sabins, de tous leurs yeux exorbités, regardent le théâtre, placent leur corps dans la représentation, les Romains, dans l'espace réel, prennent réellement leurs vraies Sabines. Si réelles qu'elles auront des enfants. Dans le cas de Coriolan, la ruse est d'inventer un espace de représentation. Pendant que le soldat risque sa vie sur l'échelle en faux équilibre en haut de la muraille, pendant que le héros entre dans la ville au cours d'une sortie de l'ennemi, pendant qu'il s'épuise en exploits, celui qui écrit et qui dramatise ces exploits-là en prend les bénéfices, d'autant plus forts que Coriolan est mort.

L'essentiel n'est donc pas de distinguer le réel du représenté, le mythe de l'histoire, ou le concret du légendaire, ni de réduire les uns aux autres ou les autres aux uns, exercices faciles, l'essentiel est de voir se former des espaces différenciés, l'essentiel est de voir qu'il n'y a pas qu'un espace ou réel ou représenté, bataille à nouveau bien singulière, mais qu'il y en a de nombreux, finement imbriqués les uns dans les autres, inextricablement. Cela est difficile à penser, maintenant : la multiplicité des espaces.

Le jeu n'est pas de gagner ou de perdre, de dire le vrai ou l'imaginaire, le jeu n'est dialectique, le jeu n'est à décider ou non, que pour tous ceux qui croient qu'il n'y a qu'un espace. Les gagnants sont rarement ceux qui gagnent, le plus fort n'est pas très longtemps le plus fort. Le gagnant, le plus fort sont le plus souvent ceux qui trouvent un site, hors jeu, où le travail du jeu et non pas son issue est captable, est concevable, est redressé par eux. Non, l'esclave n'est pas l'esclave du maître, ni ne devient jamais le maître du maître, voici belle lurette que ce combat, s'il eut jamais lieu, fut découpé dans son espace propre, comme dans sa vignette, puis redressé de cent façons, en mille autres espaces et sous mille sites. L'esclave reste esclave, par exemple, pour être loyal ou fidèle à un dieu, ou militant dans un parti ou élevé dans une science, et il peut devenir, Esope ou Epictète, professeur de sagesse, respecté des rois, évêque ou historien, banquier des

nations ou des bourses régnautes : pullulent les ruses. Sortir des limites du jeu, trouver un autre jeu qui ramasse les bénéfiques du premier, quelles que soient ses issues possibles, c'est la bonne stratégie. Changer d'espace, changer de combat, changer les règles. Et cela recommence souvent.

Le gladiateur le plus fort finit par mourir ou du moins par vieillir et il quitte le cirque. Le journaliste est toujours là. Qu'importe au financier qui vend les billets au guichet qu'à l'intérieur du stade les bleus ou les verts gagnent? Plus la partie est suspendue, mortelle, indécidable, plus les badauds affluent, plus le chiffre d'affaires monte. Le guichet ouvert est un bon redresseur : il transforme le jeu à mort en jeu d'argent ou en jeu de Sabines.

Qu'importe à l'historien que Rome ou Albe meure, que ceux qui gisent, sanglants, aux abords de la porte Capène, se nomment Horace ou Curiace, même la tradition les confond? Qu'importe. La lutte est suspendue, elle nous tient en haleine depuis des siècles, Tite-Live y gagna un beau texte, Corneille un beau poème, ce n'est pas le même jeu.

Qu'importe au politique la crise économique et ses effets ou ses issues. Qu'elle s'aggrave jusqu'à la misère, appelez-moi en sauveteur, dit-il; que s'étalent un peu ses méfaits, que revienne un semblant de prospérité, comme une sorte d'éclaircie, remerciez-moi, conclut-il; et le voilà élu sous les vivats. Il a gagné dans les deux cas. Il joue un autre jeu dans un tout autre espace. La politique redresse, quand elle le peut, l'économie ou la violence. La détermination directe se perd.

Le gladiateur perd ou gagne, sa main, sa peau, sa vie; l'ouvrier marinier joue sa vie au milieu des eaux, furieuses ou tranquilles, hautes ou basses, limpides ou chargées de charrois, qu'importe au financier, qu'importe aux écritures, qu'importe à l'économiste, le chiffre sera mis à droite ou à gauche dans les colonnes du bilan, l'économie n'est qu'un jeu de papier qui fait un bel effet de réel aux intellectuels, à ceux qui la croient transparente comme un langage divin. Et de nouveau, qu'importe où est le chiffre au politique, il ne sera un vrai homme d'Etat que s'il découvre un autre espace où redresser en faveur de son nouveau jeu les autres résultats. Des redresseurs sont ensemencés partout, invisibles : ils font passer du jeu de vie et de mort à un jeu d'écritures, d'un risque pris à la tranquillité d'esprit, d'une représentation à une autre, et ainsi à l'infini.

Croire et dire, par exemple, que l'économie détermine ou conditionne le jeu politique ou le sens de l'histoire, croire et dire, par exemple, qu'un combat donné entraîne, par une chaîne de luttes, un mouvement global, l'histoire, c'est toujours supposer qu'est posé, qu'est donné un espace unique et commun à deux combats voisins ou éloignés, au jeu d'économie et au jeu politique. Certes cela peut arriver, mais arrive si et seulement si l'économie se place elle-même au pouvoir. Si elle impose son espace. Comme n'importe quelle pression.

En général, les espaces dont je parle sont mêlés, à voisinages contingents. Beaucoup, je le suppose, sont encore à inventer. Ce serait un grand miracle qu'il existe un seul espace, commun à tous les jeux, travaux et actes, si cela était nous connaîtrions des lois universelles, des chaînes uniformes de déterminations qui parcourraient les lieux et les temps. Si cela existait, cela se saurait. Il n'y a pas un seul espace, mais un paysage. Un paysage est une mosaïque d'espaces, et non pas un ensemble d'objets posés dans un espace commun.

On croit, parfois, que ces espaces sont emboîtés les uns dans les autres, comme des poupées russes, le gagnant se situant toujours au niveau haut. C'est un cas particulier de l'espace unique envisagé déjà. C'est l'illusion du Léviathan, la double illusion en regard qui fait croire d'une part qu'un organisme vivant est construit selon l'organigramme du pouvoir, selon l'organigramme imaginaire du pouvoir, institutionnel ou social, qui fait croire d'autre part qu'un collectif donné, construit sur cet organigramme, justement, est un corps quasi organique. La construction est simple et elle utilise une chaîne de redresseurs. Les espaces hiérarchiquement posés, niveau après niveau, sont séparés de telle sorte qu'à chaque niveau le jeu change de règles. Le bruit est redressé en information, le changement est redressé en équilibre, etc. Qu'à chaque niveau le jeu change de règles est un principe un peu contradictoire, il suppose en effet une règle invariante, celle qui empile l'un sur l'autre les niveaux : celle-là ne change pas. Il y a un espace de jeu, et on joue à ce jeu dans cet espace-là, en changeant les instructions.

Je le répète, pour qu'un seul espace et un seul jeu aient lieu, il faudrait qu'un espace ait gagné pour toujours sur les autres en un temps qui précède le temps. L'espace universel qui contient les niveaux emboîtés, dans lequel existe, se dessine et fonctionne cette échelle de Jacob, l'espace universel que nous avons perdu dans les sciences exactes, depuis quelques décades, bien après que Newton l'eut formé à l'image de Dieu, l'espace universel, où tout se joue, est ce qui nous reste de Dieu dans les sciences humaines, encore dans l'enfance, ou dans les sciences du vivant, adolescentes. Qu'il existe, parallèlement, un temps unique, un temps universel où tous les vivants sont plongés, dans lequel toute l'évolution s'allonge et se ramifie, est aussi ce qui reste de Dieu chez Darwin ou chez les historiens, quand il s'agit d'histoire. L'espace des niveaux hiérarchiquement construits et le temps darwinien sont le *sensorium Dei* des savants du vivant, l'espace commun à toutes lois de détermination à partir d'une instance première ou dernière et le sens de l'histoire sont le *sensorium Dei* des récits proprement humains. Les plus athées d'entre les hommes manient ainsi une théologie. L'espace unique est absolu, divin, universel, ainsi est ce temps unique.

Il faut imaginer un paysage, où les espaces, différents, se mêlent. Toutes les règles changent et tous les jeux, d'espace en espace. Bien sûr, deux espaces voisins, liés par ce que j'ai nommé un redresseur, ont un rapport entre eux, par ce jeu redressé. Mais la transitivité se perd vite. Au *énième* redresseur, on a perdu à tout jamais le risque premièrement pris. Mieux vaut concevoir une sorte de puzzle, mieux vaut voir un pays.

Cela, que je décris, est un mélange, c'est-à-dire un espace et un temps. Cela, que je décris, est un espace-temps. C'est l'un des espaces-temps de l'histoire.

Voici plutôt une carte, une sorte de mappemonde. Les lignes qui dessinent les espaces différents, comme sur n'importe quelle carte, sont traces de nature ou d'histoire, et donc frangées, enchevêtrées, inextricables. Si les espaces ou les niveaux étaient sagement, simplement ordonnés, il serait facile d'établir un site pour durer, pour gagner, pour concevoir les lois. Ce n'est pas si facile, on le sait.

Tantôt le perdant est celui dont le corps se raidit dans la fascination des représentations, drogué d'imaginaire, tantôt il est, au contraire, celui qui

travaille, la main à la pâte et le corps dans des risques réels. Le gagnant est tantôt celui qui passe brusquement au référent, à la chose elle-même, il est plus souvent celui qui joue aux représentations, à la première, naïve, ou à la dernière, prétendue, ou à l'une quelconque, pour le moment bien située. Les espaces sur la carte sont différents, et leur différence va, quasi continûment, d'un réel bien réel généralement indexé par la mort des corps, c'est le critère du réel, à la multiplicité des représentations en éventail. Ce spectre continu est ensemencé sur la carte, comme mille couleurs sur un atlas du monde.

Ne cherchez pas ce qui est mythe et ce qui est légende, ce qui est histoire et qui s'est passé, la chose ne se décide pas par oui ou non, trop de façons de jouer à d'autres jeux, trop de règles interviennent. En ce moment même, l'invention de nouveaux jeux va son train. La carte se complète, se modèle, se transforme, s'étend, c'est l'un des espaces-temps de l'histoire.

Je vois comment l'histoire avance, elle avance comme une mouche vole. Il est vrai qu'une mouche avance, parfois.

Partie, si l'on veut, maintenant, d'ici, de tel espace, réel, représenté, imaginaire, elle bifurque brusquement sous la saisie attractive d'un site devenu favorable ou qui redresse avec profit les jeux litigieux du premier espace, elle stationne un temps long ou court, un éclair, selon, elle bifurque brusquement sous la saisie attractive d'un site soudain devenu...

Coriolan avance dans le temps : il prend Corioles, peut-être ne prend-il que son nom, guerrier sous les murailles, historien aux archives, aux fastes, histoire, légende? Non, apologue, voici la fable des membres et de l'estomac, si souventes fois répétée dans l'Antiquité, fable récitée dans le spectacle à une voix donné par Agrippa, fable, spectacle? Non, cirque, voici soudain les jeux du cirque, et le jeu dans le jeu, cet esclave qui passe, fouetté, le matin, et le rêve de ce jeu, et l'interprétation dans le rêve de cette double représentation, spectacle, apparition, épiphanie de Jupiter dans le rêve même, à quel niveau sommes-nous de la mise en abîme? Pouvons-nous distinguer entre le mythe et l'histoire alors qu'abonde ici la variété des légendes, apologue, fable, spectacle, rêve, théophanie, interprétation, mais Coriolan continue, candidat, il se donne en spectacle, il refuse cette représentation, tel coup d'épée tue ou laisse la cicatrice qui permet au candidat de devenir consul, le Sénat joue sa partie sur les planches de la Curie au milieu de la plèbe en furie, et Coriolan est sur le point d'être lynché, tous les spectacles naissent ensemble, le danseur tremble comme l'esclave fouetté, l'esclave fouetté au centre du cirque et au commencement du spectacle est le danseur premier, il est Coriolan même, Coriolan à demi lynché, Coriolan candidat qui manque le consulat et qui, grâce à ce ratage, fait voir le fonctionnement réel du suffrage, ce fut presque un danseur, ce jour-là, qui l'obtint, c'est toujours un danseur qui, dans ce sens, l'obtient, alors le quasi-consul presque lynché quitte la ville comme les ennemis ont quitté la ville où ils avaient été invités pour les jeux, il rend visite à son double, il s'associe à lui, son hôte, pour devenir hostile à Rome, il prend les armes et il reprend Corioles pour les Volsques... Coriolan passe d'espace en espace, faisant sans cesse fonctionner des redresseurs, il traverse un paysage où le réel et l'imaginaire, le mythe et l'histoire, le fait et la représentation ne sont jamais coupés par des frontières nettes, ils sont à bords flous, dans le récit comme dans la vie, aujourd'hui maintenant ici même.

Point, ligne, espace. Les éléments principaux des théories usuelles d'histoire sont décidément moins fins et moins élaborés que ceux que, dans son récit, Tite-Live dessine ou suggère. Nos logiques sont plus grossières que celles qu'impliquent ou déploient le mythe ou la légende.

La légende d'Enée sauvé de Troie en flammes, la bataille de Romulus contre les Sabins, le cas de guerre inventé par Tullus contre les Albains, l'expulsion des Tarquins et la mort de Sextus et le viol de Lucrece, la situation très complexe et floue de Coriolan, bref, tout le récit méditatif sur la règle d'incertitude qui pose l'hospitalité face à l'hostilité, ou plutôt l'une au lieu de l'autre, nous conduit par la main au premier élément principal. Le voici. Telle ligne est bord ou frontière, elle sépare les espaces, elle définit les ensembles, elle ferme les villes, elle borne l'appartenance, elle désigne l'ennemi. Elle est l'un des éléments de l'ordinaire théorie, analytique ou dialectique, Hegel ou Fustel, classique ou présumée révolutionnaire. Cet élément premier me paraît mis en doute dès la première ligne du récit, mis en doute par Tite-Live, mis en doute par Rome, mis en doute par moi. Il n'existe pas une telle ligne, il n'existe pas qu'une telle ligne. La muraille de la ville est poreuse, le bois d'asile a des lisières floues, une bande grise ou tremblée se dessine là, si large qu'elle peut occuper l'intérieur de l'ensemble entier plus son complémentaire. Sur le gris de cette marge, nul ne distingue vraiment le geste hospitalier de la menace hostile, un Sabin d'un Romain, un étranger d'un roi ni même un dieu d'un loup. Le principe du tiers exclu suspend sa législation. Ce n'est plus la même violence, ni le même sacré, ce n'est plus l'analytique, ce n'est plus la dialectique. Se priver de la logique des sous-ensembles flous, effacer, au nom de la rigueur, cette bande, c'est oublier, dès le départ, l'antique hospitalité, c'est tout rabattre sur la guerre, l'expulsion, la dissection, c'est réduire la ville au modèle parfait des trois cent six Fabii, partant pour le combat en lignes et colonnes, au pas, unitaires, homogènes, comme clonés. Anténor ou Enée n'ont pas pu, dans ce cas, sauver leur vie des flammes, et Rome a disparu, dès les premiers accrochages, aux premiers veaux épars dans la plaine. Se priver du mélange, du flou, ignorer que flottent les définitions, c'est délaissé le temps, les circonstances dispersées de la contingence. Les théories usuelles d'histoire qui dominent pesamment nos pensées jouent à le rattraper au moyen de notions venues de l'éternité.

La mort de Sextus, sa personne traîtresse, le lynchage subit de Remus, le silence de Coriolan sous l'apostrophe de sa mère, l'héroïque mésaventure de Manlius Capitolinus, sauvant le Capitole des Gaulois et mourant poussé par les siens de la roche Tarpéienne, bref, tout le récit méditatif sur le roi, sur le temps de règne, sur qui règne et comment et pourquoi il règne, nous conduit par la main au deuxième élément principal. Le voici : c'est le point. Le pôle ou monopole. J'aurais dû le citer en premier. D'abord le point, ensuite la ligne. L'histoire se moque de l'ordre. Remus règne un instant, sur le point de mourir. Point gonflé à plusieurs années, dans le cas de son frère ou de ses successeurs, qui voient suspendre leur supplice, point paradoxal en inflation, point revenu à l'apex dans le cas de Sextus. Il s'étire comme la ligne devient marge. Cet élément principal est aussi important que le précédent. Car le tiers exclu suspend sa législation en ce point, encore. En ce pôle règne le roi, le roi est expulsé, il est le tiers, exclu. Tout se bouscule, s'enveloppe, s'invagine en ce point limite. De lui, la violence jaillit, la puissance même du pouvoir, mais il la reçoit tout autant qu'il la produit. Il faut comprendre que Jupiter reçoit sur la tête toute la foudre qu'il jette ou lance. Romulus admet dans son corps, au marais de la Chèvre, toute la force ou la puissance de l'orage qu'il émet. Il dépèce, il est dépecé. Il foudroie, il est foudroyé. D'où voulez-vous que vienne le pouvoir des rois? Il est actif, il est passif à la fois. La puissance effective est égale exactement à la puissance affectée. Le monopole de la violence légitime est en ce point. En ce point limite d'égalité. Elle est légitimée par cette égalité entre la violence reçue et la violence lancée. Le point du monopole est le lieu de passage, le trou, le col, l'échangeur de ces deux vio-

lences. En ce point, la victime de tous a le droit de vie et de mort sur tous. Quiconque est sur ce point, en ce point, sur ce trône ou sous cette couronne, est assassin et victime à la fois, coupable absolument et sanctifié, loup et dieu, haï et adoré, aimé, redouté, plus même, il est le point, il est identiquement le point où l'amour et la haine, jumelles, deviennent les mêmes. Sans contradiction. Comme s'il était lui-même l'exclusion du tiers exclu. Intuition difficile, trou noir. Ce lieu ponctuel est Remus et Romulus ensemble, c'est le point de départ, je l'ai mis au milieu entre le Capitole et la Roche, j'aurais dû écrire qu'il est le lieu, où, sans contradiction, la roche Tarpéienne est le Capitole même.

La ligne est une marge et le point est un trou. Il est une lacune de l'espace. Les logiques usuelles ne nous aident pas à penser des situations pareilles, elles imposent des boîtes dures, des bords rigides, des points qui ne sont pas des singularités, elles imposent des carcans raides là où l'espace est paradoxal, singulier, déroutant, là où une intuition neuve est demandée.

Elles supposent avant tout qu'il existe un espace unique, homogène, et c'est le troisième élément principal. Qu'il s'agisse d'analyse, d'inclusion au sens ordinaire, d'exclusion ou de dissection, qu'il s'agisse du cliquetis dialectique, tout repose sur l'idée non dite que tout se plonge dans un même monde, même espace de plongement et donc d'entraînement. Même espace de plongement, de prolongement, et d'entraînement. Tout se communique de proche en proche et de proche en lointain. Qui donne une telle assurance? Qui a dit qu'il en était ainsi? Dieu lui-même sans doute. Il suffit, en effet, d'observer les Romains dès leur origine, ou du moins ce que Tite-Live en dit, ou d'observer, sans chercher si loin, autour de soi, pour rire de cette assurance. L'enlèvement des femmes sabinnes au cours des jeux à Neptune Equestre, les gestes d'Horace, de Sextus Tarquin ou de Coriolan, tout le récit méditatif sur les combats et les spectacles, les prises et les représentations, nous conduit à penser des lieux mélangés, à voisinages contingents, inattendus, un espace hétérogène. La définition rigoureuse, analytique, d'un ensemble, comme la vignette du combat dialectique du maître et de l'esclave, est vite enfermée dans un cirque, espace ouvert par un guichet où un redresseur est placé. Le vainqueur ne réside pas où la bataille se décide mais sur les lieux du redresseur. Le gagnant n'est ni le bleu ni le vert, mais le Romain qui se saisit de la Sabine, ce n'est pas la plèbe sur le mont sacré, c'est Agrippa, c'est le tribun : ils ont changé l'enjeu de la bataille. La lutte est logée dans un cirque ou dans une vignette, l'ensemble est logé dans un camp ou dans un cartouche, une enseigne, une fable. L'amphithéâtre où meurent les héros, le cartouche colorié qui les représentent sont plongés tous deux dans un autre espace qui ne les concerne que peu. Les enjeux ne sont plus où sont les acteurs. Ce plongement a lieu autant de fois qu'on veut, autant de fois qu'il est besoin, autant de fois qu'une ruse gagne à changer de niveau. Dans le voisinage de la bataille, par exemple, l'espace n'est plus le même, il peut ne pas être le même de voisinage en voisinage. Ce ne sont plus les mêmes forces ni les mêmes flux, ce n'est plus la même topologie. L'espace n'est plus homogène, il est bariolé, il change de couleur, de formes, de propriétés. La suite des lieux où l'on passe, de guichet en guichet, de redresseur en redresseur, est souvent inattendue, et, sur cette séquence, l'entraînement général, souvent, se perd. Il se conserve parfois, non toujours. Cela peint un paysage qui me paraît l'espace de l'histoire, cela dessine un lieu historié, nué, tigré, zébré, damassé, le troisième élément principal découvert. Il suffit à lui seul, il implique les deux autres : dans cet espace bigarré, composite et divers, dans ce système à mélanges, les lignes, parfois, font des marges floues, les points peuvent faire des trous, des singularités. Je n'ai peut-être écrit ce livre que pour mettre en lumière ce nouveau lieu transcendantal. Ni la raison dialectique, ni la raison analytique ne rendent compte des complexités fortes de l'histoire, toutes deux pour la même raison de pauvreté logique, de simplifications, de rigueurs.

*Le point, la ligne, l'espace, rien n'est plus clair ni si lumineux. Le point de singularité, la ligne de définition, l'espace où se mouvoit, où naissent, où passent les forces ou flux. Les hommes eux-mêmes, les groupes, leurs mondes. Le point n'est pas si simple, ni la ligne si pure, ni l'espace si uni. Le point cède, la ligne vibre, l'espace est historié. Nouvelles monades, nouvelles multiplicités, le temps advient, enfin.*

*Les éléments, seulement, tremblent. Et changent nos manières de penser.*